

Les Faisans dans la volière – matinée à Cap To (détail)
techniques mixtes sur bois, 1990

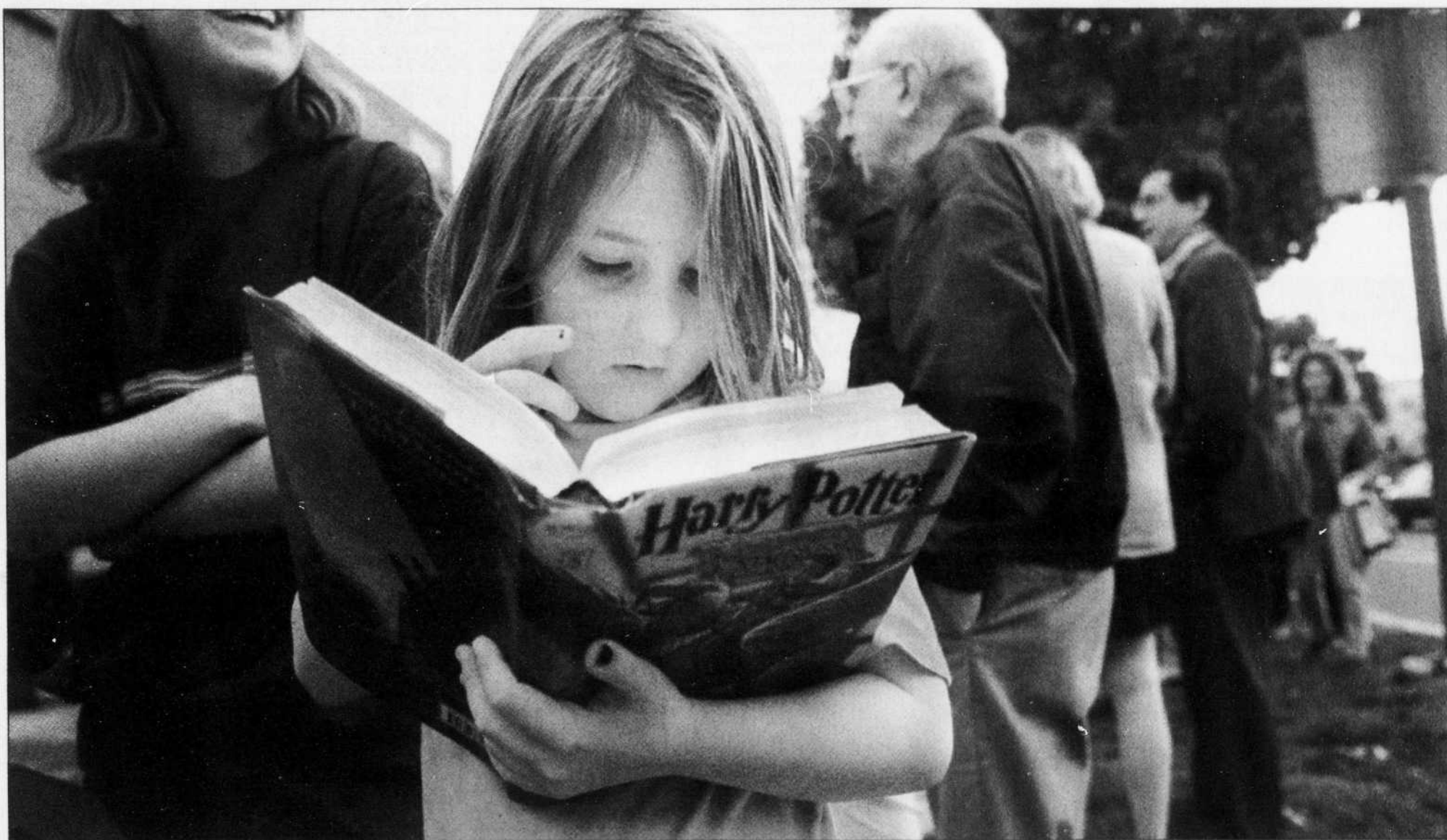
À la fin de sa carrière, Riopelle fait volte-face. La figure revient dans ses compositions. Lui-même dira que l'opposition entre abstrait et figuratif est inopérante.

© Jean-Paul Riopelle – SODRAC (Montréal) 2002

◆ LE DEVOIR ◆

CABIER
D

Salon du livre de l'Outaouais



RACHEL GRIFFITH

Cap sur la lecture

La semaine prochaine s'ouvrira à Hull le 23^e Salon du livre de l'Outaouais. Le programme prévoit des rencontres avec 350 auteurs, la participation de quelque 600 maisons d'édition, qui occuperont 229 stands. Ce salon est parmi les neuf salons régionaux qui se tiennent chaque année à travers le Québec. Autant d'initiatives qui visent la promotion de la lecture et du livre dans différents coins de la province.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'entreprise n'est pas superflue, si l'on en croit les récentes statistiques soumises à un groupe de travail réuni par la ministre de la Culture et des Communications, Diane Lemieux. Il semble en effet que les Québécois n'aient pas un intérêt démesuré pour la lecture.

De 1994 à 1999, selon les données du ministère, on a constaté que la lecture de livres était en baisse chez les adultes, plus particulièrement chez les hommes, parmi lesquels elle avait perdu 10 points. Les femmes ont, elles aussi, diminué leur rythme de lecture, au cours de la même année, l'indice de leurs habitudes de lecture étant en bais-

se de sept points. On a aussi assisté, de 1994 à 1999, à une baisse de la lecture des quotidiens et des revues chez les Québécois et les Québécoises. Dans 32 pays et dans toutes les provinces canadiennes, les jeunes filles sont plus habiles que les garçons en lecture. Cependant, chez les jeunes de 25 à 34 ans, la fin des études entraîne une diminution de la lecture, et ce, depuis 1989.

C'est ce dont le ministère a fait part aux participants à cette réunion, qui venaient autant du milieu des municipalités et du monde de l'éducation que de celui du livre.

Lors de cette rencontre de travail, le ministère de la Culture et des Communications a dégagé trois facteurs qui influencent le rendement en matière de lecture: le premier étant le plaisir de lire; le second, le statut socioéconomique et le nombre de livres à la maison; et le troisième, un milieu plus discipliné, moins sujet aux perturbations de toutes sortes.

Pour relancer une politique du livre et de la lecture qui n'a pas, après avoir engouffré 231 millions de dollars en trois ans, donné de résultats concluants, la ministre de la Culture et des Communications s'apprête à resserrer cette politique de lecture autour de trois axes déterminés: l'éveil à la lecture dès la petite enfance, le renflouement des bibliothèques scolaires et l'aide aux éditeurs. Le ministère accordera ainsi 21 millions de dollars à différentes initia-

tives qui seront précisées sous peu.

Par ailleurs, bon an mal an, les salons du livre sont l'un des moyens déployés avec l'aide du gouvernement du Québec pour stimuler les habitudes de lecture au sein de la population. A grand renfort d'animations en tout genre, en invitant des auteurs et des éditeurs variés, on espère attirer une clientèle qui, *a priori*, ne fréquente pas les livres et les librairies.

On espère
attirer une
clientèle qui,
a priori, ne
fréquente pas
les livres et
les librairies

Le Québec compte neuf de ces salons, qui se tiennent respectivement à Montréal, Québec, Jonquière, Trois-Rivières, Hull, Rimouski et Sept-Îles, ainsi qu'en Abitibi et en Estrie. Ces neuf salons réunis reçoivent chaque année un demi-million de dollars de la SODEC (Société des entreprises culturelles). Les éditeurs qui participent aux neuf événements peuvent également disposer d'une subvention totale de quelque 5000 \$ chacun.

Contrairement au nombre de lecteurs québécois, les habitués de ces événements littéraires, eux, sont en croissance constante. À Hull, le nombre de stands a encore crû cette année, et à Montréal, l'espace vient à manquer pour abriter tous les éditeurs intéressés à participer. «L'an prochain, le Salon du livre de Montréal fêtera son 25^e anniversaire», note Louis Dubé, de la SODEC. Où mettra-t-on les activités spéciales liées à cet anniversaire?

Ces salons sont financés en partie par la SODEC, mais surtout par des montages financiers

de commandites et par l'argent de la location des stands.

Leur défi, c'est précisément d'attirer cette clientèle non lectrice, autour de visages, d'activités qui les intéressent. Le Salon du livre de l'Outaouais n'a-t-il pas connu une fréquentation record, quelque 45 000 visiteurs, lorsque Gilles Vigneault en était le président d'honneur?

Chose certaine, les éditeurs qui s'inscrivent généralement plus nombreux chaque année, semblent y trouver leur compte.

«Pour nous, le Salon du livre de l'Outaouais, c'est un salon important. On sort sept nouveautés pour le Salon du livre de l'Outaouais», constate Stefan Psenak, des Éditions L'Interligne, une maison qui a pignon sur rue à Ottawa et qui publie des romans, des essais et de la poésie. Ce salon est pour lui particulièrement intéressant parce qu'il donne une place significative aux auteurs et aux éditeurs de l'Ontario français, puisque l'Outaouais est une région limitrophe du Québec et de l'Ontario.

«Chaque année, il y a un auteur de l'Ontario français parmi les invités d'honneur», dit-il.

Les trois salons qui attirent le plus de visiteurs chaque année, donc, soit ceux qui sont potentiellement plus rentables pour les éditeurs, sont ceux de Montréal, de Québec et de Hull. Ce sont aussi ceux qui se tiennent dans les régions les plus peuplées de la liste.

Tous n'ont pas la même chance. Plus tôt cette

VOIR PAGE D2: SALON

F
FIDES

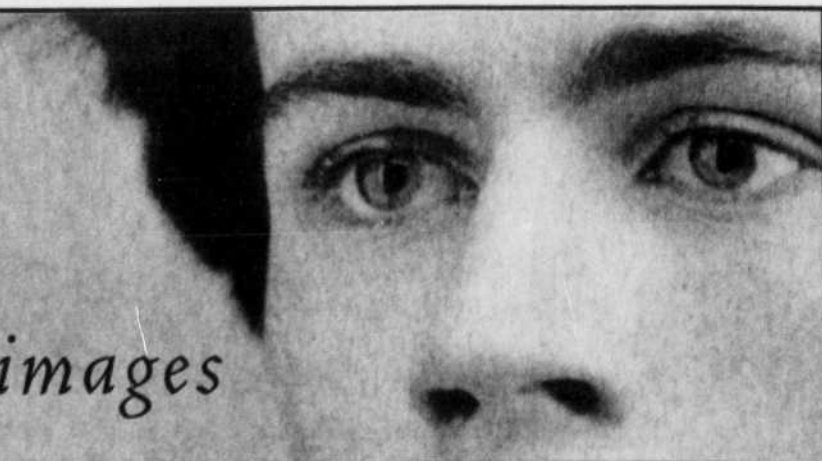


PAUL WYCZYNSKI

ALBUM NELLIGAN

Une biographie en images

448 pages • 59,95 \$



SALON

SUITE DE LA PAGE D 1

année, plusieurs éditeurs avaient décidé de ne pas envoyer de personnel au Salon du livre de Sept-Îles, région éloignée qui suppose, par sa position géographique, des frais plus élevés pour les éditeurs. De même, le Salon du livre de l'Abitibi, également très éloigné des centres et qui change de ville à chaque année, implique des dépenses accrues pour les participants venus du sud.

«Il faut aussi préparer les livres, les mettre dans des boîtes, les envoyer, régler les frais de séjour du personnel, puis ramener les invendus et les remettre dans l'entrepôt», explique Pascal Assathiany, des Éditions du Boréal.

Selon l'éditeur, on pourrait repenser certaines formules de promotion du livre dans les régions. Dans certains cas, les éditeurs pourraient envoyer des livres et des auteurs, et confier aux librairies locales le soin de les organiser et de les mettre en valeur.

«Ces formules-là sont très courantes et très expérimentées», ajoute Louis Dubé, de la SODEC. Même s'ils sont plus coûteux pour les éditeurs, les salons des régions éloignées offrent aussi la possibilité d'acquiescer une visibilité dans des régions où les maisons d'édition sont d'emblée moins connues.

Éditeur franco-ontarien, Stefan Psenak dit par exemple apprécier le salon du livre de Hearst, dans le nord de l'Ontario, ou celui de l'Est ontarien, parce qu'ils se déploient dans des régions peu desservies par les librairies.

C'est dans ces régions que les éditeurs doivent profiter au maximum de l'occasion de montrer des livres, leurs livres, à un public qui par ailleurs n'en voit pas souvent.

DAVID CANTIN

De la poésie destinée aux ados. On sait que la tâche est loin d'être facile. Comment ne pas tomber, en cours de route, dans la caricature ou le ridicule? Heureusement, La Courte Echelle a vu juste, en commençant par le choix des trois premières auteures de cette collection, mais aussi jusqu'aux moindres détails graphiques de ces très belles plaquettes de poèmes. Louise Dupré, Rachel Leclerc et Elise Turcotte ont décidé de renouer avec un certain état qui précède l'âge adulte, pour ce trajet unique. Une véritable réussite qui ne s'adresse pas seulement aux jeunes.

Qui a dit que le doute, l'incertitude et la crainte ne concernaient que les adolescents? La principale qualité de ces trois recueils réside dans le fait qu'ils ne cherchent pas à atteindre uniquement un «public cible». Plutôt que de faire dans le ronron poétique ou les clichés, ces livres laissent entendre une parole où la transparence de l'écriture se mêle à l'exigence du questionnement. La révolte, la solitude, l'angoisse, tout concourt à rendre intelligible le monde qui gravite sans cesse autour du quotidien. Le défi le plus exigeant est probablement d'avoir su maintenir un certain niveau de lisibilité, sans trahir pour autant une démarche personnelle. À la lecture de ces recueils, on reconnaît immédiatement la voix typique de ces auteures.

POÉSIE

Dis-moi qui je suis

Dans *Les Mots secrets*, de Louise Dupré, une adolescente cherche à mieux comprendre l'écho d'une détresse en elle-même. Une parole tente d'émerger d'un silence protecteur, d'une blessure profonde: des vers fragiles pour dire «cette boule qui emplit [la] gorge». Les images, la limpidité de la phrase, le non-dit et l'étonnement avancent sans jamais se perdre dans une morale réductrice. Il faut suivre, avec confiance, cette poésie qui ne veut qu'exprimer l'essentiel:

«J'entends souvent des paroles / semblables à ces natures / mortes / avec leurs fleurs toutes grises / qui ne fanent pas / Ces paroles-là laissent des araignées / sous le crâne / des toiles grises / une suite assez dense / pour ensevelir l'amitié / Car nos amis sont vulnérables / Ils espèrent un élan / un sourire ou un geste / ces fêtes de rien / qui répandent dans les cheveux / des parfums délicats.»

L'Ourse de Rachel Leclerc met en scène un personnage féminin assez rebelle, mais bien discret, qui vit dans une «maison austère pleine de soupirs et de mains blanches». Un récit se met en place d'une page à l'autre. La jeune fille en colère n'a pourtant pas besoin de hurler pour faire entendre sa fougère. Il suffit de se tourner vers la rédaction de lettres qui basculent, sans cesse, dans l'imaginaire. C'est alors que la certitude prend la couleur du jour et la forme sauvage de la nature: «Fraîcheur de l'air à mes chevilles / voici la robe pour le chemin qui s'annonce / et le tricot des saisons sans demeure / je retourne à la nécessité d'être / chaleur aux mains comme une aspi-

ration / je marche à la rencontre / dans la soif et le jaillissement des phrases / car voici venir le nom des choses.»

Avec *Voyages autour de mon lit*, Elise Turcotte s'intéresse plus particulièrement à un éveil au monde où la naïveté du regard prédomine. Dans ces poèmes aux vers courts, la beauté des choses s'empli de questions. Un timbre assez direct ne cesse de prendre plaisir aux saisons, aux mystères, de même qu'à tout ce qui émerge du cœur.

Le matin se transforme en une autre planète où il est encore possible de rêver: «Les forêts perdent / des plumes / c'est écrit / sur le dos / des anges-animaux / les banquises / se rapprochent / des êtres / Les édifices géants / se tiraillent / dans la fumée / j'ouvre ma valise / je retrouve en bouquet / les images / que j'ai plantées.»

Les eaux-fortes ainsi que les lithographies de Jean-Benoît Pouliot, Daniel Sylvestre et Elmyra Bouchard ajoutent beaucoup à la lecture de ces textes. La qualité du travail graphique mérite bien plus qu'une simple mention. D'ailleurs, les maquettes de couverture devraient séduire et amener plusieurs nouveaux lecteurs à jeter un œil sur ces petits livres irrésistibles.

LES MOTS SECRETS

Louise Dupré

L'OURSE

Rachel Leclerc

VOYAGES

AUTOUR DE MON LIT

Elise Turcotte

La Courte Echelle,

coll. «Poésie»

2002, respectivement, 39, 38

et 35 pages

Mystère de l'origine

NAÏM KATTAN

Peut-être faut-il aborder ce livre par la fin. Shmuel Trigano met en question la sociologie. En étudiant le rapport entre la société et le réel et en cherchant à expliquer l'être, son analyse ne pouvait pas faire l'économie de la transcendance et des rapports entre la sociologie et la religion. La conclusion de Trigano est nette: «[...] la transcendance, ce qui surpasse l'objet quantifiable est la condition sine qua non de la connaissance.» D'après lui, la transcendance est l'expérience de l'autre et fut défigurée par la modernité.

Trigano est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le judaïsme. Il a également étudié la présence du religieux sous différents angles: la démocratie, la loi, l'amour, l'exil.

Dans *Qu'est-ce que la religion?* Il remonte aux débuts de la sociologie. Durkheim a étudié la religion comme phénomène social et s'est intéressé à la séparation entre le sacré et le profane plutôt qu'à la spiritualité, sans distinguer les diverses religions. Ce qui importe pour lui, c'est la recherche d'une cohésion dans la société et l'expression d'une volonté commune à travers les totems et les mythes.

Max Weber installe le religieux au cœur de sa théorie. Ce qui l'intéresse en premier lieu est le rapport entre le religieux et le politique. Il insiste sur la recherche du sens qu'une société peut atteindre par le politique et condamne implicitement la religion à la disparition. Le charisme permet la conquête du pouvoir politique. «Derrière la religion, affirme-t-il, le pouvoir politique.»

Karl Marx, quant à lui, occulte la religion. Il y voit un symptôme de l'économie politique, une invention, un recours des dominants pour établir leur exploitation.

Le dernier sociologue dont parle Trigano est Bourdieu, qui synthétise la pensée de ses prédécesseurs. Il emprunte à Durkheim la structu-

re symbolique du social afin de mettre en lumière l'importance primordiale de l'éthos. Il poursuit l'enquête de Weber sur la présence des professionnels et des non-professionnels de la religion et soutient que les dominants ont comme arme la connaissance alors que les dominés sont soumis en raison de leur méconnaissance. Il existe une «religion civile» qui se déploie dans la politique. Le communisme athée en est un exemple.

Toutes ces théories, pense Trigano, ne mettent pas un terme au mystère persistant, celui de l'origine. L'explication de la religion par le politique aboutit à l'explication de la société par elle-même. L'aliénation signalée par Marx ne se règle pas par l'économie. «Tous ces arguments, conclut-il, fondateurs de théories qui récusent officiellement toute idée de transcendance, s'apparentent — pourrait-on dire — à des substituts de religion et promeuvent des arguments de type religieux, inavoués et déniés comme tels en vertu même des problématiques qu'ils fondent.»

Aussi faudrait-il réaffirmer la centralité de la religion, mais non comme un phénomène social, une manifestation du politique: «En somme, dit Trigano, il faudrait penser à nouveaux frais la théorie de l'économie générale de l'être.» C'est sans doute le thème d'un prochain ouvrage.

Les conflits qui déchirent le monde actuel, dont le terrorisme est l'expression la plus dramatique, ont pour fondement apparent la religion. Dans les faits, il s'agit d'une entreprise de domination, d'une recherche de pouvoir qui exploite la religion et l'utilise comme masque. L'un des mérites de cet ouvrage est de rappeler que la religion n'est nullement cela.

QU'EST-CE QUE LA RELIGION?

Shmuel Trigano
Éditions Flammarion
Paris, 2001, 329 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 6 au 12 mars 2002

1	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX...	W. ST-HILAIRE	Lancôt	4
2	Polar	PARS VITE ET REVIENT TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy	15
3	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafont	65
4	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine	3
5	Roman	MADemoiselle LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	7
6	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES	S. VIZINCZEY	du Rocher	45
7	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE	T. BENACQUISTA	Gallimard	7
8	Sc. Fiction	L'ULTIME SECRET	B. WERBER	Albin Michel	16
9	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	197
10	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEBOURG	L'Homme	61
11	Roman	LE TUEUR AVEUGLE	M. ATWOOD	Robert Laffont	8
12	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, 2 et 3	M. LABERGE	Boréal	66
13	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	56
14	Roman	ROUGE BRÉSIL	J.-C. RUFIN	Gallimard	28
15	Arts	LE FABULEUX ALBUM D'AMÉLIE POULAIN	COLLECTIF	des Arènes	12
16	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT	J. ATTALI	Fayard	4
17	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	71
18	Essai Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	151
19	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	G. HALE	Manise	17
20	Sc. Sociale	MONOLOGUES DU VAGIN	E. ENSLER	Balland	155
21	Psychologie	LA PUISSANCE DES ÉMOTIONS	M. LARIVEY	L'Homme	4
22	Actualité	L'EMPIRE ET LES NOUVEAUX BARBARES	J.-C. RUFIN	JC Lattès	4
23	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	77
24	Jeunesse	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	2
25	Polar	L'ÎLE DES CHIENS	P. CORNWELL	Calmann Lévy	2
26	Roman	OU ES-TU ?	M. LÉVY	Robert Laffont	17
27	Biograph. Qc	GUY LAFLEUR, LE DERNIER DES VRAIS !	Y. SAINT-CYR	Trait d'Union	2
28	Linguistique	HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE	H. WALTER	Robert Laffont	50
29	Guide Qc	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2002	COLLECTIF	Ulysse	3
30	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES (livre & CD)	H. MAJOR	Fides	76
31	Psychologie	L'ART DE RESTER CÉLIBATAIRE	E. ZELINSKI	Stanké	5
32	Psychologie	LES HASARDS NÉCESSAIRES	J.-F. VÉZINA	L'Homme	24
33	Polar	LA TRAHISON PROMETHÉE	R. LUDLUM	Grasset	5
34	Roman	PENSÉES SECRÈTES	D. LODGE	Rivages	8
35	Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	27
36	Psychologie	LÂCHER PRISE	G. FINLEY	Le Jour	441
37	Cuisine	LE VÉGÉTARISME À TEMPS PARTIEL	LAMBERT/DESALINERS	L'Homme	24
38	Roman	L'ÉTERNITÉ N'EST PAS DE TROP	F. CHENG	Albin Michel	6
39	Psychologie	PARENT RESPONSABLE, ENFANT ÉQUILIBRÉ	F. DUMESNIL	L'Homme	199
40	Esotérisme	LE RÊVE ET SES SYMBOLES	M. COUPAL	de Mortagne	884
41	Roman	PAR UNE NUIT SANS MÉMOIRE	N. ROBERTS	Belfond	3
42	Biograph. Qc	MON AFRIQUE	L. PAGÉ	Libre Expression	21
43	Psychologie	LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES...	J. GRAY	Logiques	419
44	B.D.	PETER PAN, T. 5 - Crochet	LOISEL	Vents d'Ouest	3
45	Polar	LA CONSTANCE DU JARDINIER	J. LE CARRÉ	Seuil	21

♥ : Coup de cœur RB ; Nouvelle entrée
N.B. : Sont exclus les livres prescrits et scolaires.

Nbre de semaines depuis parution ↑



24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com



SCABRINI MEDIA

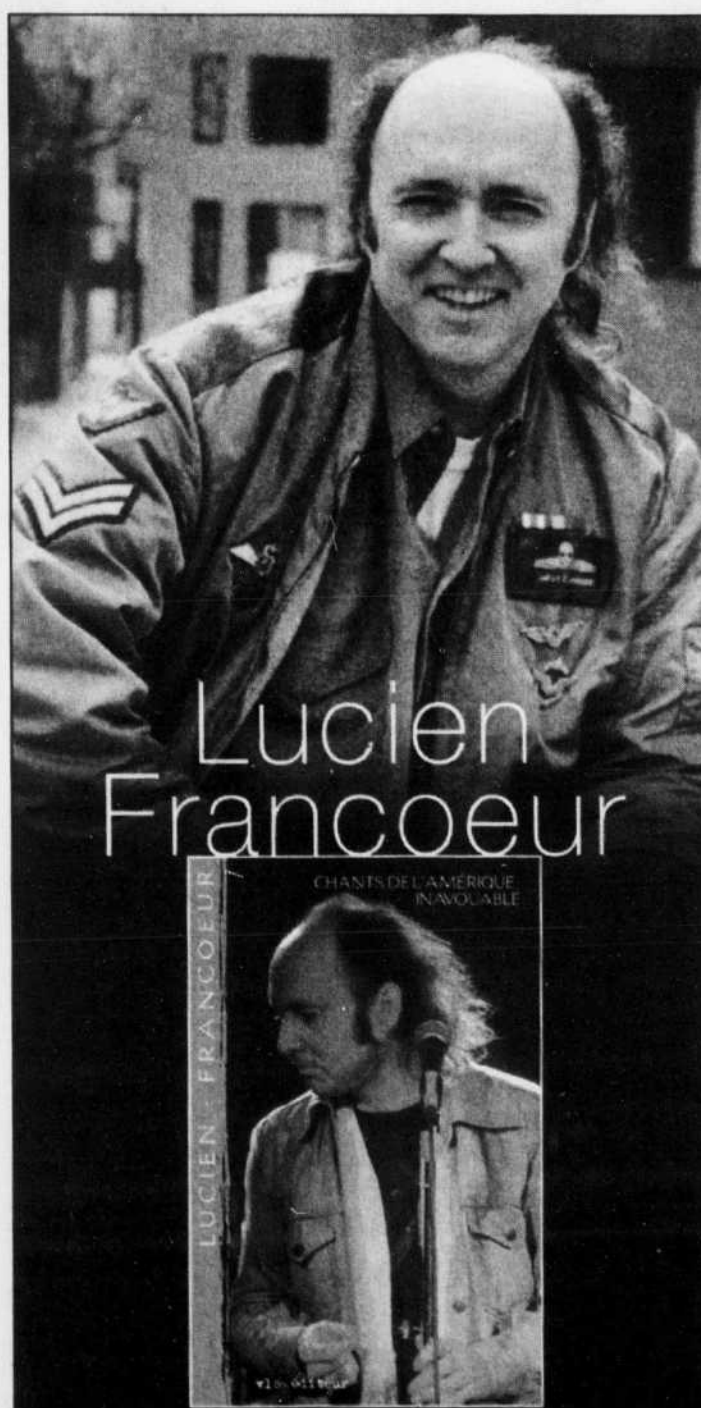
Bien au-delà de la simple impression

et

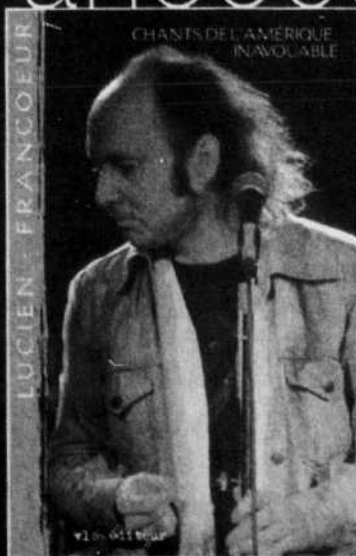
AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke



Lucien Francoeur



Iconoclastes et déflagratores, tous les textes des chansons de Lucien Francoeur.

CHANSONS • 1995



vlb éditeur

www.edvib.com

Les éditions Triptyque

et la revue Mœbius

vous invitent

au lancement de leurs nouveautés

et au coup d'envoi de leur 25^e anniversaire

le lundi 18 mars 2002 dès 17 h 30

à la Bibliothèque nationale du Québec

1700, rue Saint-Denis (métro Berri-Uqam)

Informations : (514) 597-1666

triptyque@editiontriptyque.com / www.generation.net/tripty

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

Venez rencontrer nos auteurs!



Marie Bletton



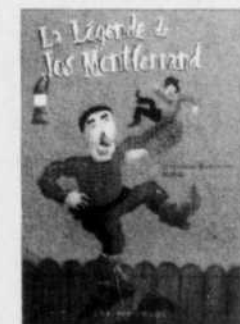
Isabelle Bédard



Gilles Tibbo



Mireille Vallée



Danielle Marcotte



Roc Roux

Également présents :

Bénédicte Froissart, Andrée-Anne Gratton,
Michèle Lagrèze et Lucie Jondreau-Lyett.

Les 400 coups

ÉDITIONS MILLE ÎLES

LIVRES

Roman d'outre-tombe

Michel Biron

Le titre du nouveau roman de Ying Chen a la beauté énigmatique d'un vers: *Le Champ dans la mer*. Il coiffe l'histoire d'une femme morte accidentellement dans sa jeunesse. Morte? Pas tout à fait, puisque cette femme raconte elle-même sa mort. Et si elle semble parler d'outre-tombe, elle n'en est pas moins étrangement vivante. Abandonnée par son mari dans une auberge dont elle est aussitôt expulsée, elle se retrouve sur la plage voisine, entre mer et terre, les yeux fixés sur un horizon immense dans lequel se superposent le passé et le présent, la vie et la mort. Il n'y a plus de frontière nette entre le champ, d'un côté, et la mer, de l'autre; les deux univers sont versés l'un dans l'autre, mais au profit du second terme. Le champ, c'est avant tout le sol qu'on cultive, la terre vivante autour de laquelle les sociétés traditionnelles se sont construites. La mer, c'est ce que René Char appelait méchamment un «pèse-néant». Mettre le champ dans la mer revient à inverser la perspective habituelle et à considérer la vie du point de vue de la mort.

Pourquoi un tel parti pris pour la mort? Ying Chen, on s'en souvient, a déjà fait un usage remarquable de ce procédé dans *L'Ingratitude* (1995). La narratrice y reconstituait, une fois morte, le scénario de son accident présenté d'abord comme un suicide programmé de longue date, vengeance ultime contre une mère asphyxiante. Avec *Le Champ dans la mer*, la romancière adopte une position d'écriture similaire, mais, cette fois, on ne l'a pas enterrée assez profondément, de sorte qu'elle surgit, telle une plante bizarre, hors de sa tombe, hors de la terre, comme une repousse imprévue. Certains y verront une allégorie de l'exilée transplantée loin de la terre natale et à l'abri des regards de sa mère. D'autres y liront une métaphore de sa propre écriture, car celle-ci recycle les personnages des romans antérieurs. Ying Chen renoue ex-

plicitement avec les figures d'*Immuable* (1998), celle de A..., le mari archéologue, «l'homme moderne», et celle de S..., l'amant, qui devient ici V..., le premier amour de la narratrice. Ainsi, rien ne meurt vraiment: le monde ancien de l'héroïne ne cesse de refaire surface et de hanter sa mémoire. Mais surtout, ce monde passé ne semble pas moins actuel que le monde présent — et celui-ci pas moins archaïque que celui-là.

Recyclage, réincarnation, repousse, renaissance, tous ces termes évoquent bien quelque chose qui est central. Peu importe comment on le dit, l'essentiel est de constater que la mort, dans l'univers de Ying Chen, n'a rien d'une fin ou d'une rupture, encore

moins d'un drame. Il s'agit pourtant d'un événement au sens le plus fort, peut-être même du dernier des événements dans un monde voué à une sorte de loisir permanent. La mort prend d'ailleurs tout son sens en ce qu'elle contredit de la façon la plus violente le côté quasi irréel de cette société des loisirs qui tourne à vide. Elle restitue le monde dans sa réalité concrète. Le grand avantage romanesque de la mort consiste surtout à défamiliariser le monde, c'est-à-dire à le présenter comme pour la première fois, comme à travers un regard d'étranger.

Ying Chen a le sens du réel et elle trouve, par le biais de cette écriture d'outre-tombe, le moyen d'échapper à l'abstraction des réminiscences. «J'essaie de me concentrer ici sur les faits», écrit la narratrice. Les faits sont simples: c'est devant la maison de V..., que la narratrice est morte, frappée par une tuile. Le toit meurtrier n'en était pas à son premier crime: le père de la narratrice, unique poseur de briques dans un village de cultivateurs, s'était écrasé peu de temps auparavant en glissant du haut de cette même maison. En dehors des faits, la réaction de la mère et de V..., l'amoureux, demeurera une énigme. La narratrice voudrait bien la découvrir, mais les faits sont mystérieux et le resteront.



Pourtant, elle ne peut pas y renoncer totalement. Ni nostalgique ni amnésique, elle va et vient d'un monde à l'autre, constamment ramenée au récit en creux de ses origines. La force de ce récit en creux vient justement de ce que le monde révolu, celui dans lequel la narratrice n'est jamais qu'un spectre, est plus réel, plus vivant, plus chaud que le monde présent de sa demi-mort. Elle se souvient des grenouilles qu'elle allait regarder avec V..., du chandail que sa mère tricotait avant sa mort et qu'elle n'a probablement jamais terminé, du précieux coffre dans lequel se trouve la chemise que portait son père le jour de sa mort. Pour accomplir ce qu'elle appelle «la besogne de naître», il lui faut retourner en arrière, se défaire de son corps et se projeter dans une durée neuve par laquelle se profile un désir d'éternité.

Cette rage d'exister passe chez Ying Chen par une prudente retenue des mots. Ici et là, il y a bien quelques élans de colère («Vous avez de l'orgueil? Vous aimez la solitude? Eh bien, crevez seul maintenant»), mais ils sont rares. Les phrases courtes et simples sont modalisées par des marques d'atténuation qui semblent interdire toute emphase. Ce n'est pas un hasard si l'œuvre de cette romancière a déjà attiré l'attention de la critique et fait l'objet de quelques études. Elle appelle une relecture, car sa sobriété apparente, comme celle d'un Jacques Poulin, est l'une des plus travaillées qui soit parmi les écritures actuelles.

Ce travail ne concerne pas seulement la mémoire du sujet comme on l'a souvent noté à propos de Ying Chen, mais aussi le rythme et la scansion de sa prose. Aux phrases d'ouverture, souvent brèves et percutantes, correspondent des chutes qui entraînent le lecteur vers un élargissement soudain de la perspective. Le meilleur exemple est la dernière phrase du roman qui, par un rythme plusieurs fois relancé, donne à lire et à entendre le mouvement de va-et-vient qui structure tout le roman. Cette chute reprend l'image du coffre dans lequel se trouve le vêtement du père: «Le jour où je le retrouverai, je monterai seule sur ce coffre qui, même disloqué par les flots, saura m'emporter vers le large, loin de A..., loin de ce lieu étrange où l'on a envie de frapper, où je ne cesse de revenir.» Le glissement final du «on» au «je» n'a rien de spectaculaire et il est probable que le lecteur ne le remarque qu'à peine à la première lecture. C'est pourtant à de tels détails que l'on mesure l'efficacité patiente d'une écriture.

Il m'est arrivé de regretter, en lisant *Le Champ dans la mer*, qu'un tel talent ne s'exerce pas sur une plus grande surface. Il n'y a pas assez de place pour que se déploient réellement les personnages secondaires, notamment le père vers qui la narratrice revient souvent sans pour autant lui donner une véritable consistance. Certaines images du début, comme celle de la cabine téléphonique qui disparaît dès que la narratrice touche à la poignée de la porte, ont une allure surréaliste qui demeure peu exploitée par la suite. Même le rire qu'on devine ici et là semble empêché d'éclater, limité par le sérieux de l'intimisme. Mais un roman d'outre-tombe a forcément ses mystères, ses silences. Si la voix poétique de Ying Chen est parfaitement à l'aise dans des romans miniatures comme ceux qu'elle a écrits jusqu'ici, c'est peut-être justement parce qu'elle arrache ses personnages au bavardage du monde.

LE CHAMP DANS LA MER

Ying Chen
Boréal
Montréal, 2002, 120 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Des fleurs pour Nerval

DAVID CANTIN

Qu'ont en commun les fleurs et les livres? Une fragilité, un parfum et peut-être de donner accès à quelques vertiges insondables. Dans *Rouges Roses de l'oubli*, la Française Corinne Bayle traverse de nombreux jardins où le rêve s'unit à la mémoire. De Maria Callas à Emily Dickinson, de Van Gogh à Sylvia Plath, cette œuvre de fiction passe par l'intermédiaire de certaines figures mythiques afin de mieux comprendre ce que cherche à dire l'absence.

Du début à la fin, on suit l'ombre d'un poète romantique qui porte le prénom de Gérard. Il s'agit de Nerval, évidemment, mais l'écrivaine dépasse le simple portrait réaliste. Elle s'inspire plutôt du personnage comme point d'horizon d'un certain génie du romantisme. Cette prose aérienne avance donc de manière à expliquer le sens d'une quête où les motifs de la rose et de la mort deviennent indissociables. Bayle renvoie aux découvertes de Goethe au sujet de la botanique, aux enjeux du drame de *Faust* ou encore à la *Divine Comédie*. «Au moment où il vient d'écrire le récit de sa folie, une Descende aux Enfers à la manière de Dante, le poète choisit de se tuer, laissant à jamais inachevée son œuvre, particulièrement celle qu'il avait entreprise comme un témoignage quasi médical sur son cas singulier. Ironie à l'encontre des médecins l'a en quelque sorte rattrapé.»

Empruntant à l'étude littéraire comme au journal intime, ce

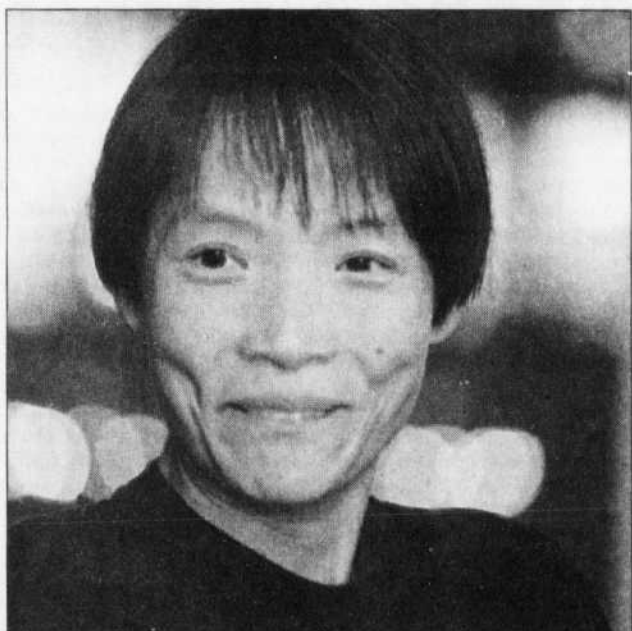
court récit fascine tout au long de son enquête introspective. Les livres comme les variétés de fleurs, qu'ils soient d'Orient ou d'Occident, apparaissent comme autant d'indices à propos de différents états intérieurs. Une méditation funèbre traverse ces pages pour mieux saisir les traits de pin-céau, les contrastes d'une feuille, un air de Verdi, tout comme les incertitudes du poète. «À quoi bon crier?», demande la narratrice. Bayle se faufile parmi les chemins offerts, l'émerveillement, le calme, ainsi que la tristesse.

Il ne faudrait surtout pas lire dans ce texte quelque démonstration savante. Bayle a déjà écrit un long essai qui a pour titre *Gérard de Nerval: la marche à l'étoile*. Ce livre se présente comme l'envers du projet. L'attente qui fait appel au souvenir. Un écho de la langue, semblable au contact immédiat des «couleurs mélangées sur la palette au couteau». *Rouges Roses de l'oubli* évoque de nombreux destins dans un lieu qui resterait, à jamais, immobile. Plutôt qu'à l'essayiste, on revient alors à l'écrivaine, qui ne cesse de s'intéresser à la distance tout en appelant à la fusion. Le lyrisme du réel reformule ainsi la grande question de l'amour. Une promenade à travers les époques, où la transparence guide à jamais l'obscurité.

ROUGES ROSES

DE L'OUBLI

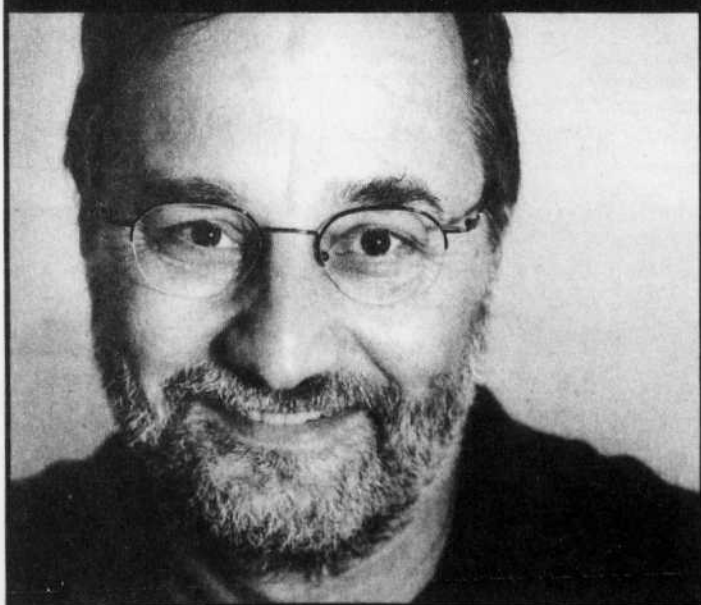
Corinne Bayle
Champ Vallon, coll. «Recueil»
Paris, 2001, 125 pages



Ying Chen

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

FRANÇOIS GRAVEL



Je ne comprends pas tout

Son histoire est toute simple, comme l'écriture qui a su la rendre et qui appartient au registre de la meilleure littérature populaire.

Réginald Martel, *La Presse*

Une approche originale du triangle amoureux [...]

Jean Vigneault,
Le Courrier de St-Hyacinthe

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



Geneviève Letarte



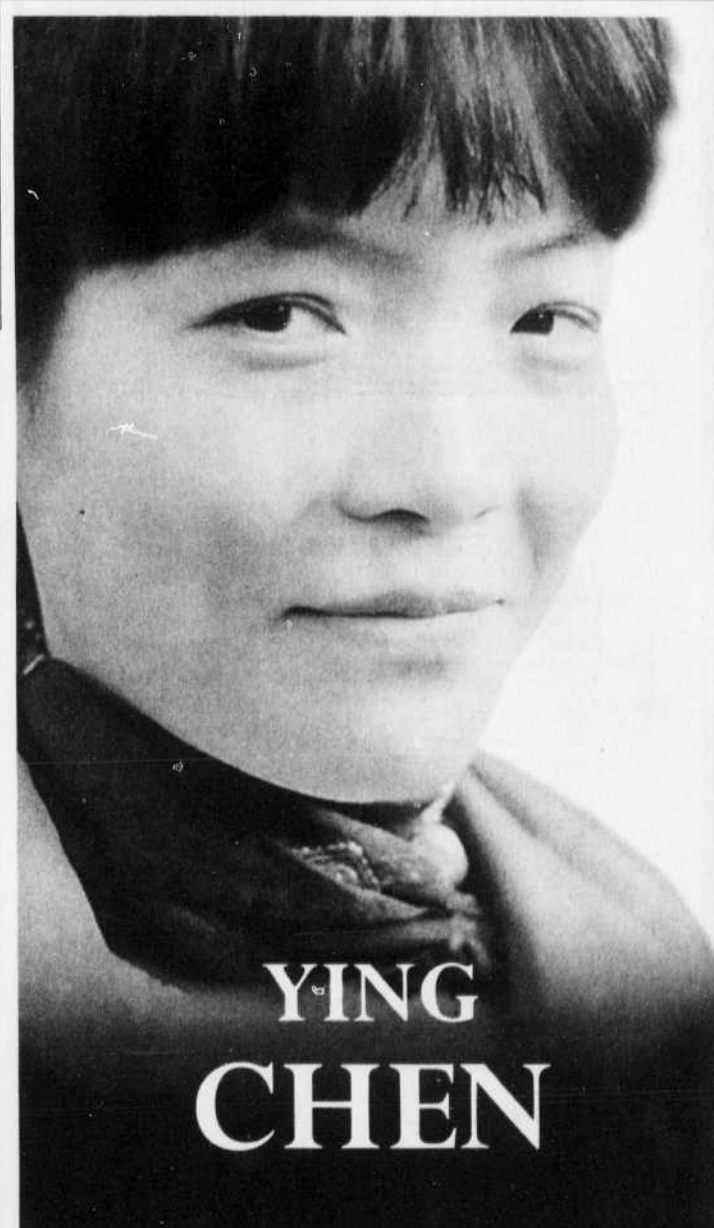
La nuit est faite pour rêver, non pour réfléchir à l'absurdité de l'existence.

ROMAN • 21,95 \$



L'HEXAGONE

www.edhexagone.com



YING CHEN

« Une œuvre forte, contrôlée, d'une grande puissance poétique. »

Caroline Montpetit
Le Devoir

« Des images évocatrices qui savent faire leur chemin et frappent à retardement. »

Benny Vigneault
Le Soleil



LE CHAMP DANS LA MER

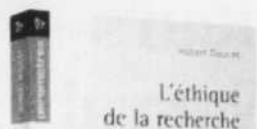
Roman
120 pages • 17,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Les Presses de l'Université de Montréal



L'éthique de la recherche
Guide pour le chercheur en sciences de la santé
Hubert Doucet

Cet ouvrage présente les principales règles auxquelles un chercheur doit se soumettre, en lui indiquant les éléments dont il faut tenir compte dans la rédaction d'un protocole de recherche et en le sensibilisant aux raisons de ces exigences.

Coll. Paramètres
270 pages • 24,95 \$

L'idée d'université
Une anthologie des débats sur l'enseignement supérieur au Québec de 1770 à 1970

Claude Corbo
avec la collaboration de Marie Ouellet

Une illustration des différents courants de pensée qui se sont affrontés sur l'idée d'université au Québec.

Coll. PUM/Corpus
380 pages • 34,95 \$



L'esprit et la nature
Daniel Laurier

S'appuyant sur une analyse rigoureuse, l'auteur révèle les limites du programme de naturalisation de l'esprit et soutient qu'il n'y a pas de position stable entre le naturalisme radical et ce qu'il faut bien appeler le surnaturalisme.

192 pages • 29,95 \$

La gestion des ressources humaines dans les organisations publiques

Louise Lemire et Yves-Chantal Gagnon

Tablant sur leurs expériences de gestionnaires et de professeurs, les auteurs illustrent les défis de la gestion des ressources humaines dans les organisations publiques sous forme de dix-sept études de cas regroupées sous huit thèmes. Le cédérom inclus dans l'ouvrage suggère des solutions aux divers cas présentés.

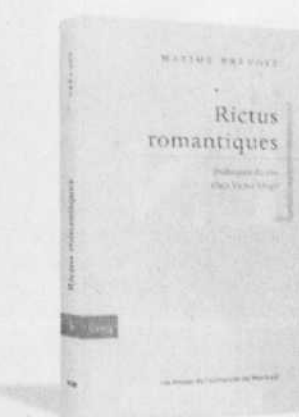
Coll. Paramètres
160 pages • CD • 34,95 \$



Rictus romantiques
Politiques du rire chez Victor Hugo
Maxime Prévost

Le rire dans l'œuvre de Victor Hugo exprime rarement (ou jamais) la joie et la gaieté. Au contraire, le rire de ses personnages est noir, pervers ou factice. Maxime Prévost en fait ici une brillante analyse.

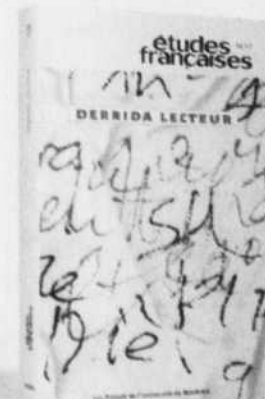
Coll. Socius
384 pages • 29,95 \$



Revue Études françaises
volume 38, numéros 1-2
Derrida lecteur

Les collaborateurs de ce numéro ont voulu témoigner de la portée — philosophique, littéraire, politique — du travail de lecture et du rapport à l'autre qu'il met en œuvre, tel que le définit Derrida.

290 pages • 23,50 \$



www.pum.umontreal.ca

DISTRIBUTION FIDES

Université de Montréal

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le corps du souvenir



Robert Chartrand

En lisant ce roman, on sera tenté de se demander jusqu'où Lynn Diamond y a pratiqué l'autofiction ou le récit de soi. Ou, plus simplement, dans quelle mesure l'histoire qu'elle raconte est la sienne, celle de sa propre famille. C'est la narratrice du roman qui, tardivement, nous y invite: «Ai-je écrit une œuvre d'imagination ou un récit véridique? Qui peut avec certitude démêler la vérité de la fiction?» Ces questions indécidables sont suscitées au fil du roman par un certain nombre d'indices autobiographiques sûrs: la ville de Trois-Rivières, où la romancière a grandi; son nom de famille, qu'elle prête à ses personnages; son propre prénom, qui est celui de sa narratrice: celle-ci aurait même publié, comme Diamond, un recueil de nouvelles, *Nous avons l'âge de la Terre*, en 1994...

Mais puisque *Le Corps de mon frère* se présente comme un roman, on le lira d'abord comme tel, quitte à se fourvoyer. De quoi s'agit-il? De l'histoire d'une famille qui, dès le début, semble être terminée. Tout a déjà eu lieu au moment — en 2001 — où la narratrice entreprend par écrit de raconter ce que furent les Diamond de Trois-Rivières. Elle n'aurait sans doute pas ressassé ce passé si, par hasard, elle n'avait pas fait la connaissance d'un homme, interné dans un hôpital psychiatrique, qui prétend savoir la vérité sur la mort de son frère Michel.

À la manière de ces dossiers judiciaires classés depuis longtemps qu'on rouvre parce que des faits nouveaux sont révélés, la disparition du frère de la narratrice, survenue il y a plus de vingt ans, refait surface et oblige à une reconstitution du passé familial. L'histoire officielle disait que Michel, interné alors qu'il était encore adolescent pour cause de schizophrénie profonde, aurait disparu un jour dans la forêt. On n'a jamais retrouvé son corps. Cette présence évanouie, ce

corps absent resurgissent comme un spectre quand sa sœur apprend par un ami qu'un certain Teddy sait, lui, la vérité sur la disparition de Michel.

C'est donc la mort d'un proche qui déclenche à retardement le récit, comme dans *Le Passé sous nos pas*, roman de Diamond paru en 1999 chez le même éditeur. Une mort apparemment moins violente ici, et peu suspecte. Ce frère aîné, inventeur de mondes à explorer, a été le compagnon de jeunesse de la narratrice, alors qu'ils étaient «encore tout neufs, dans l'éblouissement des couleurs de la vie». C'est avec lui qu'elle a partagé un sort singulier, dans une famille qui ne l'était pas moins: étrangers tous deux, non désirés, mal aimés par leurs parents et tout à la fois choyés, couverts de cadeaux, vêtus comme des princes, complices dans leurs peurs et leurs rêveries. Michel s'enferma très jeune dans un monde qu'il était seul à habiter. La rupture avec sa sœur — c'est du moins ainsi qu'elle se la rappelle — se manifesta dans leurs rapports respectifs aux mots: alors qu'elle y cherchait du sens, quelque vérité, Michel s'entêtait à les mémoriser, à les classer par listes, dans l'espoir fou de combler par là le gouffre dans lequel il se sentait sombrer.

Le corps disparu de ce frère, sa sœur tente donc de le rendre de nouveau présent en reconstituant le passé de leur famille à l'aide des

mots que lui restituent ses propres souvenirs et le témoignage fou de ce Teddy à qui elle rend visite à l'hôpital. Les deux récits, menés concurremment, tentent de décomposer puis de refaire le temps d'avant selon un parcours capricieux où se confondent la mémoire et la folie.

Le Corps de mon frère remonte ainsi très loin dans le passé de la famille Diamond, jusqu'à la jeunesse des parents et au couple désassorti qu'ils ont été: le père, avec qui la narratrice se sent des affinités, singulier personnage, philosophe à ses heures, conquérant et joueur compulsif; la mère, elle, geignarde, valétudinaire qui rêvait d'écrire plutôt que d'élever des enfants, qui en a eut trois sur quatre, enfermés, tout jeunes, dans des pensionnats puis, éventuellement, à l'asile.

Dans cette famille où se sont côtoyées l'aisance matérielle et la misère affective, Michel, ce frère aîné si inventif, qui entraînait sa jeune sœur dans toutes sortes d'escapades, qui rêvait avec elle de grandes évasions avant de s'enfermer dans le monde clos des listes de mots, des questions sans cesse

répétées, a-t-il été, jusque dans la mort, la victime familiale, désignée par sa mère et qui aurait payé pour les frasques de son père?

Au fil de cette histoire d'ascension puis de déchéance familiale, le souvenir d'abord obsédant du frère s'estompé peu à peu, à mesure que la mémoire de la narratrice tente de se déployer. Michel, par moments, est abandonné, égaré parmi les souvenirs qui privilégient plutôt le père et la mère, comme il l'avait été de son vivant.

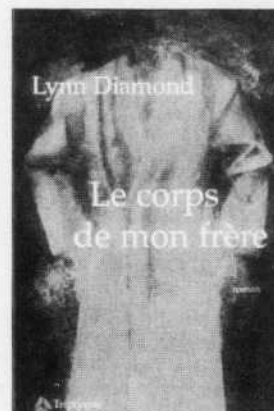
La narratrice du roman de Diamond a pourtant fait de son mieux pour que son texte, comme elle le note, devienne «le corps de [son] frère», pour que ses mots se répandent, avec le recul du temps, dans son propre corps. S'il y a eu trahison, ou quelque tricherie comme elle le soupçonne à la toute fin de son récit, ce ne serait ni sa faute, ni celle de ce pauvre Teddy, mais celle de l'écriture même, qui est trompeuse quelle que soit la sincérité qu'on y mette. La «vérité» — le mot revient souvent dans le roman — au sujet des circonstances exactes de la disparition et de la mort de ce frère s'égare dans les chemins qui tentent pourtant de la retracer.

Comment ressentir dans son corps la perte du corps de l'autre, sinon dans les mots où elle s'inscrit? C'est une autre de ces questions que pose le roman de Lynn Diamond, de même que celle de la culpabilité qui serait sans doute le lot de chacun, comme le laissent entendre certaines citations en exergue, tirées de *La Chute*, d'Albert Camus.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

LE CORPS DE MON FRÈRE

Lynn Diamond
Tryptique
Montréal, 2002, 208 pages



R É C I T

Un apprenti philosophe au Tibet

SOPHIE POULIOT

«*Mendiant de l'infini*»: expression empruntée à Victor Segalen, tirée de son poème intitulé *Thibet*. Car qui est allé au Tibet, «le pays, avec l'Inde, où l'on croise le plus de chercheurs d'absolu au kilomètre carré», et particulièrement au mont Kailash, est sans doute condamné à mendier de l'infini, à espérer pouvoir en saisir encore quelques parcelles et ainsi renouer avec cette sensation éprouvée sur «le toit du monde». Ce sera le cas d'André Carpentier, à la fois narrateur et héros du livre qu'il a rédigé à la suite d'un périple au Tibet.

Alors que l'aller sera ponctué de désagréments de toutes sortes, tant de maux physiques que de routes cahoteuses, de mauvais temps et ainsi de suite, le retour sera davantage apprécié par le voyageur narrateur. Ce n'est en effet qu'une fois arrivé au mont Kailash, lieu de pèlerinage par excellence puisqu'il se situe au carrefour de quatre religions (l'hindouisme, le bouddhisme tibétain, le «chamanisme préboudhique», le «bon-po et le jaïnisme»), que Carpentier prendra le temps de penser, de

contempler le paysage, de ressentir le calme et la solitude des grands sommets, d'observer les pèlerins de tout acabit qui se livrent à la «circumambulation» de la montagne sacrée, c'est-à-dire qui en font le tour, tout en méditant ou en priant.

Le narrateur n'est pas un pèlerin. Si le but de son voyage reste flou, il est clair qu'il ne s'agit pas d'une odyssée vouée à la prière ou à la pratique d'un culte quelconque. Le modeste héros semble simplement avoir besoin de changement, d'aventure, avoir envie de vivre quelque chose qui soit digne d'être raconté. *Mendiant de l'infini* est effectivement le récit au jour le jour d'un voyage au Tibet, récit qui sert bien souvent de prétexte à des réflexions d'intérêt inégal sur le fait de voyager, sur l'être humain, ses travers, sa nature, sur la vie, etc. «*Le voyage engage à un déplacement dans l'esprit autant que dans l'espace, le second servant de déclencheur au premier. Voilà sans doute pourquoi les plus authentiques voyageurs, et il n'y a qu'à lire Bouvier, justement, pour s'en convaincre, nous apparaissent comme des apôtres de la flânerie, de l'égare-*

ment, de l'errance. Ils affichent une façon enviable et vitale de cultiver, au sein de l'ailleurs, dans le Divers, dirait Segalen, ce que j'appelle une émigration intime.

Plusieurs auteurs, dont la plupart ont visité le Tibet, sont cités par Carpentier à l'appui de ses propos. Quant à la teneur de ceux-ci, le voyageur décrit moins ce qu'il voit que ce qu'il ressent et ce qu'il pense. Car éprouver des sensations, des émotions, était l'une des finalités du voyage, au moins autant que d'éprouver sa propre résistance face à des conditions de séjour rudimentaires, voire pénibles. Ce parti pris littéraire est-il intéressant? Parfois. Cependant, le lecteur pourra s'interroger quant à l'intérêt que présentent les multiples descriptions de maux de tête et d'estomac. Le même doute s'insinue à la lecture des mille et une réflexions, parfois répétitives et exprimées de façon inutilement complexe, sur l'art d'être voyageur. «*Le plus difficile pour plusieurs, facile pour quelques-uns: accueillir le Divers dans sa forme de bousculade, même sous le régime de l'itinéraire et du calendrier, sans arraisonner l'autre et son paysage, ni se perdre soi-même de vue au mi-*

lieu de l'errance.» Ou encore: «*Et il me semble que plus la nature est dépouillée, plus aisément s'y ébranle la conscience de l'univers. J'entends par là que se réalise la fusion toujours éphémère et transitoire entre l'univers que je porte et l'univers qui me porte. Chacun n'ayant de sens que parce que l'autre existe en lui.*»

Par contre, les impressions de l'auteur au sujet des relations entre Tibétains, Chinois et Indiens, sur leur façon de se toiser mutuellement, ainsi que les rares descriptions de lieux comme la ville de Darchen, par exemple, sont captivantes. Pour le reste, sans doute faut-il être dans un état d'esprit singulier, avoir follement envie de partir explorer le monde, comme c'était le cas d'André Carpentier lorsqu'il s'est livré à toutes les lectures qu'il évoque dans *Mendiant de l'infini*, pour bien l'apprécier. Autrement, il pourra s'avérer assez ardu de conserver attention et intérêt jusqu'à la fin du récit.

MENDIANT DE L'INFINI

André Carpentier
Boréal
Montréal, 2002, 249 pages

Michel Seymour:
le philosophe de la nation

Quelle est la place de la nation aujourd'hui dans cette ère de mondialisation et d'individualisme où les identités éclatent? Tout nationalisme est-il nécessairement rétrograde? Y a-t-il vraiment un bon nationalisme, le civique, et un mauvais, l'ethnique? Les réponses à ces questions sont souvent trop simples dit le philosophe politique Michel Seymour qui plaide énergiquement pour une conception sociopolitique de la nation.

Chasseurs d'idées

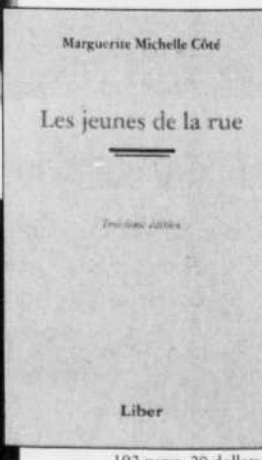
Réalisation: Simon Girard

Dimanche 14 h et 23 h 24
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée:
Olivieri
librairie • bistro
Tél.: 514 739-3639

Télé-Québec
telequebec.tv

LIBER



Marguerite Michelle Côté
Les jeunes de la rue

LITTÉRATURE

Entrevue avec Michèle Gazier

La peau derrière l'étoffe

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'univers de son dernier roman, *Le Fil de soie*, paru au Seuil il y a quelques mois, est tissé de bruissement d'étoffes, de chatolement de couleurs, de frôlements. Un monde de beauté où il fait bon se reposer quelques heures.

C'est aussi la construction d'une beauté absolue, réconfortante. L'action se déroule au milieu de la mode et de la couture, des mondes que Michèle Gazier, écrivaine française qui sera en visite au Québec pour le Salon du livre de l'Outaouais, a connus toute petite.

Enfant, elle a grandi dans l'effervescence d'un atelier de couture, où travaillaient sa mère et la famille de sa mère, parmi les courriers qui apportaient les tissus.

«Devenue prof, j'ai oublié cet univers-là, qui se déroule derrière la vitrine de la confection de la couture», dit Gazier, jointe au téléphone à Paris. La romancière, qui est aussi critique, a notamment signé *Le Merle bleu*, et deux ouvrages, avec l'essayiste Pierre Lepape, sur les romanciers du XIX^e et du XX^e siècle. Ce n'est que par hasard, au moment d'écrire un livre sur les magasins Hermès, que Gazier redécouvre le milieu des artisans, de «ceux qui travaillent le tissu, la soie», et l'envie d'écrire un roman sur le sujet.

Mais le charme du *Fil de soie* dépasse de loin le monde fuyant des apparences. En choisissant une héroïne indépendante, Odile, une femme qui ose avoir une liaison avec un homme de trente ans son cadet, Odon, Michèle Gazier affirme aussi quelque chose sur la femme. Une femme que son amant aime au point de l'im-



J. FOLEY/OPALE

«J'avais envie d'écrire un livre sur la sensualité, confie l'auteure du *Fil de soie*, Michèle Gazier. On a tendance, dans la littérature contemporaine, à ne parler que d'une sexualité dure et froide».

ter, de prendre sa peau, son nom, sa voix, pour la faire vivre encore un peu, après sa mort. Une femme aussi qui montre un visage sans fard au monde.

«Je voulais renverser les valeurs traditionnelles qui font que cela ne choque personne quand un homme a plusieurs années de plus qu'une femme, alors que l'inverse n'est pas vrai», dit Gazier.

L'idée d'élaborer sur la ressemblance entre des amants de longue date lui est venue après qu'elle eut croisé, sur un quai de gare, le compagnon d'une connaissance morte de puis peu.

«J'avais le sentiment que c'était elle, dit la romancière. Il avait la

même façon d'incliner la tête, il disait les mêmes mots». De la même manière, le Odon du roman de Gazier finit par prendre l'identité de sa compagne comme seconde peau. Car si c'est un roman sur les limites de l'amour, c'est aussi un roman sur ses capacités.

Et la force de la plume de Gazier, dans ce roman qu'on devore, c'est aussi de cerner le mystère de la beauté, sans tenter de le percer, en l'approchant, en le frôlant, comme les tissus approchent les corps.

«La beauté en soi est une morale», écrit Gazier. «La beauté, c'est une manière de mener sa vie, [...], la beauté n'est pas raciste, elle

n'est pas antisémite», ajoute-t-elle en entrevue. Pour elle, la beauté siège au-dessus des conflits, des rejets. La beauté, selon elle, requiert une certaine humilité, celle de l'artisan.

A l'aide des vêtements, Gazier montre aussi comment les codes peuvent se transformer, et transformer, du coup, notre vision du monde. Ainsi ces deux personnages, Odile et Odon, empruntent-ils, à un moment donné, les djellabas qu'hommes et femmes portent dans le désert. Là, le vêtement devient langage, et avec la coiffure, il unit plus étroitement encore le couple d'androgynes.

L'univers de Michèle Gazier est pudique, et rarement dévoile-t-elle la peau sous l'étoffe. Et pourtant, cette peau occupe l'espace du livre tout entier, reposant derrière des portes closes. La sensualité du livre, qui exhale de partout, n'en est que rehaussée.

«J'avais envie d'écrire un livre sur la sensualité, confie d'ailleurs Gazier. On a tendance, dans la littérature contemporaine, à ne parler que d'une sexualité dure et froide». Cette sexualité penche du côté de la mort, dit-elle, tandis que la sensualité se tient, elle, du côté de la vie. Cette sensualité-là, elle se contient dans un parfum, dans un regard, et dans les mots pour le dire. A ce chapitre, Gazier cite Proust, ou Diderot, trouvant ce dernier «d'une sensualité torride».

L'inspiration aura été prodigieuse. L'ouvrage se lit avec plaisir. Un espace limite entre la réalité et le conte de fées.

LE FIL DE SOIE

Michèle Gazier
Le Seuil
Paris, 2002, 257 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le mystère des silences

MICHÈLE MALENFANT
LE DEVOIR

Il ne se passe presque rien dans le dernier livre d'Hubert Mingarelli, *La Beauté des loutres*. Un homme, Horacio, et un garçon, Vito, prennent la route ensemble. Il fait encore nuit, c'est l'hiver, ils vont livrer des moutons à un acheteur de l'autre côté de la montagne. La route est longue et ils espèrent rentrer le jour même. Toute l'action se concentre sur cette journée. Pas de péripéties, juste deux hommes qui roulent en camion, des paysages qui défilent et quelques rencontres qui n'ont pas d'impact sur l'histoire, sauf pour révéler la tendresse des deux personnages, leur humanité.

Il ne se dit pas grand-chose non plus dans ce roman. Curieusement, malgré de nombreux dialogues, on y parle peu. Les propos

sont laconiques et rien n'est dit de bien important: on discute de ce qu'il faut faire, on se soucie du bien-être des moutons, on s'inquiète du temps qu'il fait... Un seul sujet revient, par intermittence, qui rapproche l'homme et le garçon: la beauté des loutres. Tous deux partagent en effet un vif intérêt pour les animaux sauvages. Mais ils ont si peu à dire sur le sujet, n'ayant vu l'animal que sur une photo.

Il ne se passe presque rien dans *La Beauté des loutres*, et il ne s'y dit pas grand-chose non plus. D'où vient alors que l'on soit captivé par cette histoire? Une poésie émane de ces pages, liée peut-être aux paysages enneigés, au silence, à la simplicité des mots échangés, à la nature même des personnages.

Dans une entrevue accordée au

journal *Le Monde*, Mingarelli faisait part de sa crainte d'écrire des banalités, de son souci de ne pas parler pour rien dire, de se concentrer sur l'essentiel. L'essentiel, pour lui, ce sont les personnages, qu'il dévoile ici avec une grande

Mingarelli
a le souci
de ne pas
parler pour
rien dire

puauté. Si l'on ne sait rien de leur vie, de leur passé, de leur apparence, de leur psychologie, on apprend tout de même, à travers leurs gestes et les maigres propos qu'ils échan-

gent, à mieux les connaître. Ainsi, par quelques touches très légères, des

traits à peine esquissés, l'auteur réussit à leur donner forme et à les rendre attachants.

Puis il y a la nature, omniprésente. Plus qu'un simple décor, celle-ci imprègne tout le roman. L'hiver, qui évoque le silence, le temps suspendu, la lenteur, donne

son ton et son rythme au récit. Les gestes sont lents, le camion roule prudemment sur la neige, on parle peu et, quand on le fait, c'est «calmement», «patiemment», «doucement», en accord avec les paysages silencieux. Tout se déroule donc dans une atmosphère feutrée... jusqu'à ce que la neige se mette à tomber. La tempête, appréhendée depuis le début par Horacio, vient alors tout bouleverser, le calme et l'harmonie cédant la place à l'angoisse et à la violence.

On dit des livres de Mingarelli qu'ils doivent être lus à voix basse. C'est vrai, *La Beauté des loutres* est comme un long chuchotement, une histoire toute simple écrite avec beaucoup de finesse et une grande sensibilité.

LA BEAUTÉ DES LOUTRES

Hubert Mingarelli
Le Seuil
Paris, 2002, 173 pages

Nouveautés



25^e anniversaire de la mort de Hubert Aquin
Prochain épisode
Accompagné d'une présentation de Jacques Godbout

Le roman le plus célèbre d'Hubert Aquin dans la prestigieuse collection du «Nénuphar».

En Suisse, un révolutionnaire québécois à la mission d'abattre un agent lié aux forces fédéralistes canadiennes.

184 pages • 32,95 \$

Carol Shields et
Blanche Howard
Une saison de célibat

Ce roman épistolaire, écrit à deux voix par des romancières chevronnées, est un délice d'observation du quotidien et des rapports qui se tissent entre deux conjoints au fil du temps. Conjuguant humour et sensibilité, il met en évidence les tensions et les illusions qui font de la vie de couple un sujet aussi complexe qu'inépuisable.

256 pages • 19,95 \$



Elizabeth Abbott
Histoire universelle de la chasteté et du célibat

Cet ouvrage étudie l'abstinence sexuelle depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. On y découvre que loin d'être rétrograde et contre nature, la chasteté a joué un rôle considérable tout au long de l'histoire de l'humanité. Elle a souvent contribué à l'émancipation des femmes et reste aujourd'hui encore une question d'actualité.

624 pages • 29,95 \$



Mary Gordon
Jeanne d'Arc

Avec le talent qu'on lui connaît pour dépeindre les caractères féminins, Mary Gordon dissèque les pulsions contradictoires qui sont à l'origine du parcours fulgurant de Jeanne d'Arc. Toutes les facettes de ce mythe impénétrable sont mises en lumière dans cette biographie dont l'auteure et l'héroïne étaient faites l'une pour l'autre.

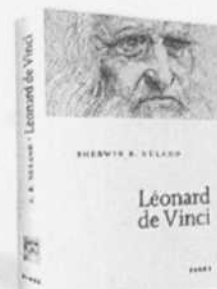
Coll. Grandes figures,
grandes signatures
216 pages • 19,95 \$



Sherwin B. Nuland
Léonard de Vinci

L'auteur de cette biographie s'aventure au cœur du premier esprit scientifique vraiment moderne de l'histoire. Il explore l'extraordinaire multitude de talents qui a permis à Léonard de Vinci de devancer ses contemporains de plusieurs siècles.

Coll. Grandes figures,
grandes signatures
216 pages • 19,95 \$



Henriette Major
Chansons douces, chansons tendres

Des chansons pour endormir ou apaiser les tout-petits, ou pour le simple plaisir de retourner au pays de son enfance... Après les succès de 100 comptines et de Chansons drôles, chansons folles, Henriette Major présente dans ce livre-disque 30 des plus belles berceuses et chansons douces de tous les temps.

128 pages + CD • 24,95 \$



F
FIDES

NOUVEAUTÉ



TEMOIGNAGE: Comment devenir un homme quand on grandit dans une institution pour malades mentaux? UN ANCIEN ENFANT DE L'ÉCOLE ORTHOGÉNIQUE RACONTE.



Stephen Eliot
La métamorphose

Mes treize années chez Bruno Bettelheim
Présenté par Geneviève Jurgensen



Un premier patient de Bruno Bettelheim témoigne

Peut-être que quelque part quelqu'un lira mon livre et y puisera un peu d'espoir, qu'il se dira que si moi j'ai pu m'en tirer, perturbé comme j'étais, il y arrivera lui aussi...

PUL-IQRC

Énonciation et forme du sens
Identité lexicale et variations
sémantiques des mots
manger, aimer et raison



Khadiyatoula Fall
Doumbé Bétote Akwa

152 pages
25 \$

Coédition:
Les Presses universitaires de Limoges

Les mots sont-ils dotés d'un contenu sémantique stable correspondant à ce qu'on appelle communément «sens premier» ou «sens stable» dont toutes les valeurs subséquentes peuvent être dérivées «par extension»? Le mot est-il a priori polysémique et recèle-t-il une pluralité de sens que l'environnement n'a plus qu'à filtrer ou à activer? S'inscrivant dans une perspective énonciative et constructiviste, et à partir de l'étude des unités lexicales manger, aimer et raison dont ils proposent une caractérisation en termes de forme schématique, les auteurs répondent à ces questions par des propositions théoriques et méthodologiques qui permettraient de mieux appréhender l'identité d'un mot.



Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

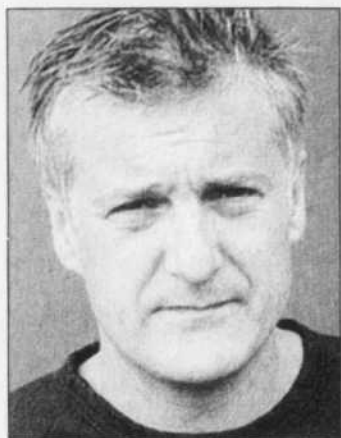
Être ou ne pas être Robinson?

DAVID CANTIN

Est-ce un roman, de la poésie ou un texte à la limite du théâtre? Difficile de répondre, puisque le cinquième titre d'Olivier Cadiot n'a de cesse d'échapper au cloisonnement des genres. *Retour définitif et durable de l'être aimé* préfère avancer parmi de courtes strophes qui défilent, à toute vitesse, sous les yeux du lecteur. Il se retrouve cette fois dans le cerveau de Robinson, personnage qui tente de survivre, par le biais du langage, à une fête qui l'obsède et le gêne.

On peut dire que ce texte ne défend aucune histoire. Cadiot greffe des idées, des phrases, du réel et du non tangible à un improbable récit. Il ne s'empêche pas de rire ou de penser tout haut, de repiquer au hasard ou de faire rapidement. L'émotion fulgurante côtoie l'anecdote la plus ridicule. Le lapin fluo des premières lignes deviendra le symbole d'une marche à suivre: un guide hors du commun, une manipulation génétique fragile. Coincé parmi ces gens qu'il déteste, Robinson décide de fuir dans sa tête. Il s'invente alors des mondes parallèles où le burlesque se mêle au satirique, où l'instant présent devient du passé comme du futur. Critique d'une société à la dérive et du néoréalisme littéraire français, *Retour définitif et durable de l'être aimé* décoiffe, sans pour autant devenir illisible. Cadiot aime surprendre mais soigne aussi l'oralité première de ses morceaux de prose.

On peut ouvrir ce livre au hasard pour mieux comprendre qu'il n'entre aucunement dans les règles prévisibles de la vie mondaine. On passe d'une référence à la mécanique quantique au refrain d'une chanson populaire de Daft Punk, d'un livre mal compris à la trouvaille lexicale magnifique: «Je couvre leur voix par mes pensées, ça marche, c'est ma spécialité, c'est mon nouveau sport, c'est délicat, je réduis le son de leurs mots, ça marche, je suis absorbé dans l'eau noire, je suis au fond, je suis à l'envers au fond de l'œil du monstre, c'est une découverte, je suis avalé dans les lentilles vert cru, je suis dans la vase, j'occupe le terrain en silence,



Olivier Cadiot

SOURCE ESPACE GO

intervention au sol, je suis dans l'œil du poisson, ça marche, je vois: une main énorme au premier plan et un paysage rond à l'arrière, arbres courbes, le ciel lucarne, un corps en angle, moi, jambes grêles immenses, tête loin décastrée, cheveux tordus, des branches en l'air, ciel gris.»

Avec ce livre, sans doute son meilleur, Cadiot affine son rapport à la littérature. La technique du cut-up n'est plus simplement renouvelée, elle cherche dorénavant à faire sens avec le souffle qu'elle dégage. L'ensemble peut se lire par bribes ou d'un seul trait. C'est ce qui rend l'objet littéraire assez fascinant. *Retour définitif et durable de l'être aimé* met en question les possibilités d'un art de l'écrit au XXI^e siècle. Alors que certains s'acharneront à trouver une logique interne derrière les aventures de ce Robinson, il est préférable de se laisser prendre au jeu des rêves, des images ou des constats. Olivier Cadiot signe une œuvre qui déjoue les attentes et brille par son audace nerveuse. Enfin, un monologue intérieur à plusieurs voix qui ne fait pas que débiller de la théorie.

**RETOUR DÉFINITIF
ET DURABLE
DE L'ÊTRE AIMÉ**

Olivier Cadiot
P.O.L.
Paris, 2002, 260 pages

Marivaudage sur fond savant

LE FEUILLETON



Jean-Pierre Denis

Qui n'a pas entendu parler de David Lodge, ce romancier anglais qui s'est fait une spécialité du monde universitaire, de ses grandeurs et, surtout, de ses misères, insistant particulièrement sur le jeu amoureux qui, là plus qu'ailleurs, prend souvent des allures de farce ou de comédie, sans doute parce que l'amoureux savant est aussi démuné que n'importe quel quidam quand il rencontre l'amour et que donc, par contraste, il a l'air plus bête?

L'amour?... Disons plutôt le sexe. Car dans cette machine à performer et à s'illustrer qu'est l'université — où l'on se rapproche des joutes de chevaliers du Moyen Âge —, l'image de soi dépend souvent des conquêtes faites au sein de la gent féminine. Et la libido sciendi finit toujours par se rabattre sur la libido tout court. L'universitaire y met-il plus de moyens, s'y montre-t-il plus pervers, plus inventif ou plus créatif qu'ailleurs, y est-il plus libre, plus souverain? Cela dépend. Mais généralement, malgré son haut degré d'évolution intellectuelle, malgré son sens de la critique sociale et des conventions, malgré sa liberté de pensée, il est soumis aux mêmes lois et aux mêmes conventions qui gouvernent l'ensemble de ses contemporains. En d'autres mots, il paraît finalement aussi stéréotypé, aussi peu novateur, aussi peu valeureux ou libre que l'ouvrier du coin... Tromperies, jalousies, mensonges, petitesse y règnent en maîtres. Ce qui le distingue peut-être, c'est son incroyable capacité de déplacement (au sens freudien) et d'auto-justification, son cynisme aussi, qu'il soit bon enfant ou non. On ne la lui fait pas, à lui. N'est-il pas le docteur machin, maître es quelque chose?

C'était un filon rêvé pour un esprit comme celui de Lodge, fin observateur des mœurs de son temps, des simagrées et palinodies de ses pairs (il a lui-même enseigné dans de prestigieuses universités), ironique à souhait, débordant par ailleurs d'humour et de bonhomie. Car Lodge aime la légèreté. Il se plaît à raconter le cirque des passions avec la délica-

tesse d'un chirurgien spécialisé dans la découverte et l'ablation des tumeurs bénignes. Un délice, et plus encore dans ce dernier roman où Lodge, me semble-t-il, est au faite de son talent.

Sciences cognitives et sentiments amoureux

Dans son dernier roman, nous nous retrouvons dans une université (semi-fictive) du sud de l'Angleterre, à Gloucester. Université construite sous les auspices de la science (intelligence artificielle, sciences cognitives et tout le baccalan), affiliée indirectement à l'armée dont dépend une partie de ses subventions, on y mène des recherches de pointe dans le domaine des processus de conscience et de reproduction des schémas cognitifs et affectifs par des ordinateurs. Science du cerveau bien imprécise encore, mais qui croit pouvoir parvenir un jour à décrire parfaitement le fonctionnement de la pensée et à en reproduire les paramètres.

Ralph Messenger, le héros principal de ce roman, est le type même du scientifique qui croit cette tâche possible. Pour ce faire, et parce qu'il a la certitude qu'on ne peut approcher du phénomène de la pensée que si on la prend dans ses conditions d'exercice normal, il se contraint à dicter les pensées qui l'occupent ou le traversent à un dictaphone car «[...] il est aisé de simuler la pensée humaine lorsqu'elle est orientée vers une tâche, qu'elle vise un objectif comme gagner une partie d'échecs ou résoudre un problème mathématique, mais comment reproduire les aléas, le cours imprévisible de la pensée ordinaire non spécialisée, de la pensée oisive, comment inclure ça dans le programme, pour l'A.I., c'est un vrai problème qui se pose, et que cet exercice pourrait éventuellement contribuer à résoudre [...]». En cela, il rejoint les fameuses théories du philosophe américain William James (1842-1910), qui avançait le concept de «cours de la conscience» qu'il allait reprendre Joyce.

Il se trouve qu'Helen Reed, nouvellement arrivée sur le campus à titre de professeur invité pour un cours de *creative writing*, est une spécialiste du frère de William, le romancier Henry James, et que son point de vue est radicalement différent de celui de Ralph. Comme bien souvent les contrastes s'attirent, et une idylle finit pas naître entre eux. Équation difficile, pé-

rilleuse même, car Ralph est marié et Helen vient de perdre son mari dont elle n'a pas encore fait le deuil. Il faudra attendre une certaine révélation *post mortem* au sujet de son mari pour qu'Helen, auteur catholique pleine de principes et armée d'une foi naïve dans l'intégrité des êtres, ne s'abandonne à l'insistant Ralph.

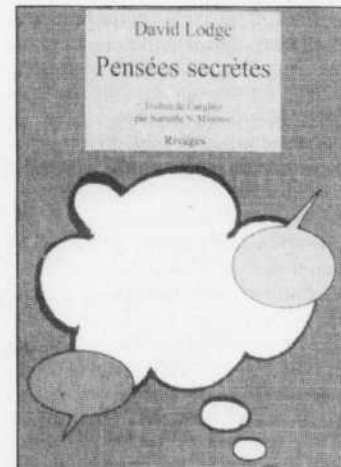
Le roman est construit à trois voix. L'une est celle du dictaphone de Ralph, l'autre, celle du journal intime que tient Helen, et la troisième est tenue par un narrateur omniscient (rare, cependant). Il faut encore ajouter un certain nombre de courriels, reproduisant les lacunes de cette écriture cursive où les fautes n'ont guère d'importance. C'est brillamment construit, exploratoire à souhait (pensez à tout ce que Ralph peut confier à son dictaphone, allant de son dépeçage par une fermière du Yorkshire à ses parties de jambes en l'air avec telle ou telle assistante en passant par ses pensées secrètes au sujet d'Helen), d'un marivaudage délicieux et en même temps plein de considérations philosophiques et scientifiques sur le champ de la conscience.

Et puis, le titre le dit bien, il s'agit d'entrer dans les pensées secrètes des gens, c'est-à-dire de tout ce qu'ils taisent généralement, y compris à eux-mêmes. Car qui voudrait s'avouer avoir eu du désir secret pour sa propre fille surprise dans son bain ou s'avouer ses lâchetés amoureuses, ses petits calculs mesquins, alors qu'on croit être au-dessus de tout cela? C'est justement pour cela, dira Helen à Ralph, que les gens lisent des romans, «pour savoir ce qui peut se passer dans la tête des autres individus». À quoi, égal à lui-même, Ralph répondra: «Mais tout ce qu'ils découvrent, en réalité, c'est ce qui s'est passé dans la tête de l'auteur. Il ne s'agit pas d'un vrai savoir». Parions que l'un et l'autre ont raison, ce qui n'exclut pas que l'un ou l'autre ait tort...

denisjp@videotron.ca

PENSÉES SECRÈTES

David Lodge
Traduit de l'anglais
par Suzanne V. Mayoux
Éditions Rivages
Paris, 2001, 402 pages



ROMAN

Nostalgie et perte

NAÏM KATTAN

Que reste-t-il du pays qu'on a été forcé de quitter? Comment la mémoire transforme-t-elle une jeunesse vécue dans un ailleurs de rêve en un temps propice aux merveilles? De telles questions résument l'œuvre romanesque que poursuit Albert Besoussan depuis une trentaine d'années.

Né au sein de la communauté juive d'Alger, Besoussan a dû quitter son pays à vingt-six ans. En plus d'écrire une œuvre de fiction, il a mené en France une carrière de professeur de lettres. Il est également l'un des meilleurs traducteurs des écrivains latino-américains, notamment de Vargas Llosa.

Dans son dernier roman, *Pour une poignée de dattes*, Albert Besoussan égrène avec nostalgie les événements d'une enfance lointaine. On peut facilement déceler la part de l'imagination dans son évocation de personnages plus vrais que nature. Le romancier nous fait pénétrer dans une Algérie paisible où diverses communautés vivaient dans l'entente et l'harmonie. Voici, par exemple, un enfant juif qui, lâchant la main de sa mère, se perd dans la foule. Il est recueilli par une famille musulmane qui cherche ses parents et, en attendant leur arrivée, l'enfant se dote, dans cette maison, d'une compagne de jeu qu'il continuera de fréquenter jusqu'au moment où, ayant atteint l'âge de douze ans, la fillette ne peut plus se trouver en compagnie d'un représentant de l'espèce mâle.

Le garçon fréquente l'école et son père nourrit tellement d'espoirs à cet égard que l'enfant décide de se suicider à la suite d'un mauvais bulletin.

Ce livre ne présente pas que des personnages idéalisés, embellis par le passage du temps. L'auteur décrit aussi des hommes au caractère louche, comme le séducteur de riches veuves qui les abandonne après les avoir dépouillées.

Dans ces pages, le rappel des années fabuleuses de la jeunesse provoque la tristesse liée à la perte d'un territoire qui, peu à peu, sombre dans l'oubli: «Mais à quoi bon regretter ou se plaindre de ce qui, de toute façon, ne serait qu'une incongruité: Alger n'existe que dans mon cœur, l'Algérie dans ma tête.»

Aussi Besoussan résiste-t-il à la tentation de comparer la ville de son enfance à celle qui, aujourd'hui, fait la manchette des journaux. Pour le lecteur, celle-là existe toujours, demeurée vivante dans la mémoire.

POUR UNE POIGNÉE DE DATTES

Albert Besoussan
Éditions Maurice Nadeau
Paris, 2001, 154 pages

LOUISE SIMARD

Le destin du peuple des Mesquakies a inspiré à la romancière une fresque historique qui se poursuit dans un deuxième tome.

Thana.

Les vents de Grand'Anse, nous entraîne en Martinique, en 1734, alors que l'héroïne sera forcée de devenir esclave.

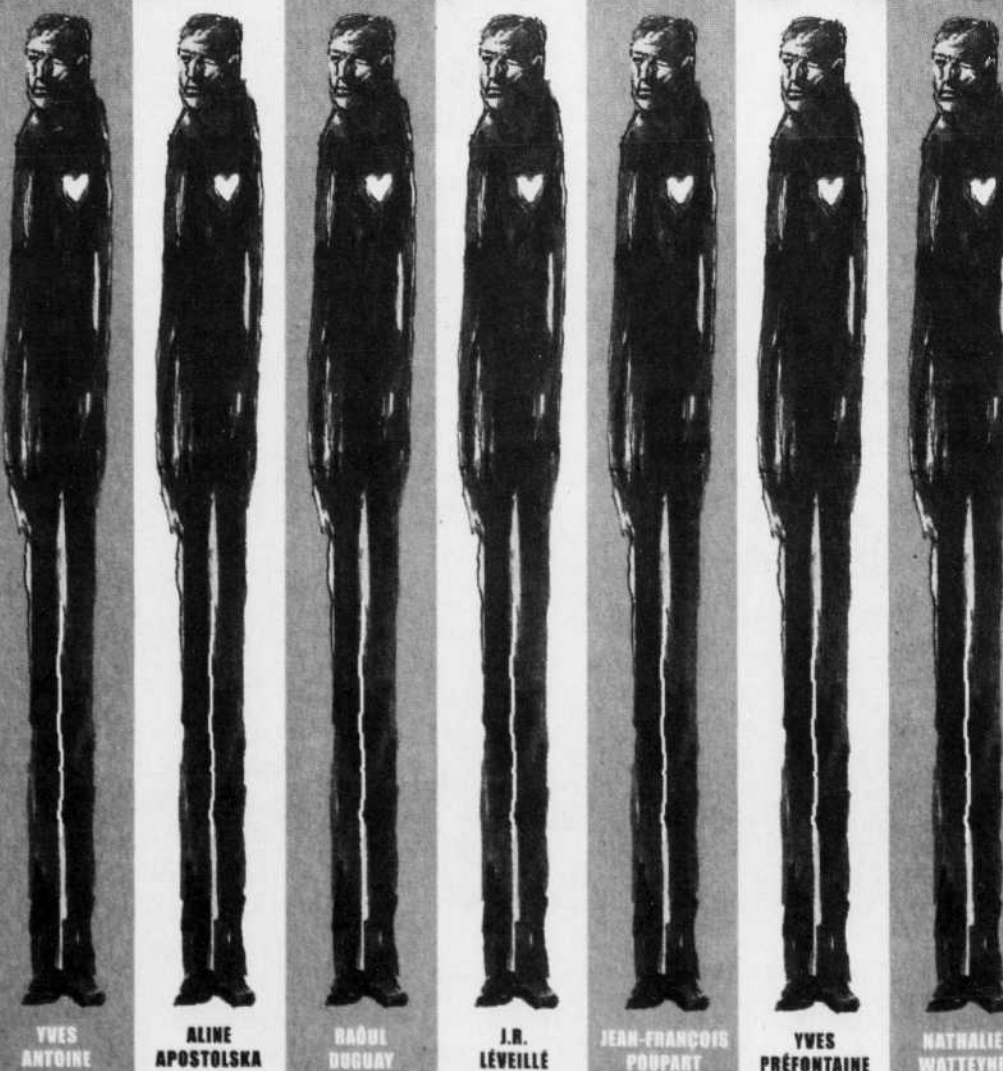
Une suite attendue par tous les lecteurs qui ont fait un best-seller de *Thana, La fille-rivière*: 65 000 exemplaires!

Libre Expression



Thana
Les vents de Grand'Anse (tome 2)
24,95 \$

DÉPOSITIONS



Mise en scène: Yvan Dionneau. Musique: Charles Imbeau et Jean-Philippe Pelletier.
Illustration: Stéphane Poulin. Vidéo: Martin Leblanc.

Journée mondiale de la poésie 21 mars 2002 19h30

CABARET MUSIC-HALL 2111 boulevard St-Laurent

entrée libre renseignements: 849-8340



Patrimoine
canadien



Canadien
Heritage



UNEQ
Union nationale
des écrivains
québécois



Regroupement des écrivains
canadiens-français



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Dernière méditation

Le journal de Guibert est une ode fervente à la fragilité masculine

GUYLAINE MASSOUTRE

Il y a eu dix ans en décembre, Hervé Guibert mourait du sida, à l'âge de 36 ans. Respecté de personnalités telles Michel Foucault, Hector Bianciotti, Jérôme Lindon et Patrice Chéreau, entre autres, il a laissé près d'une trentaine d'ouvrages écrits sur quinze ans: ses romans, récits, pièces, écrits sur l'art et la photographie le placent entée de pontde l'écriture gay. Son journal, *Le Mausolée des amants*, qui recoupe ses thèmes favoris, paraît conformément à sa volonté; il en avait dactylographié près de 400 pages, et sa sœur a mis au net le reste de ses carnets.

L'ouvrage, plutôt dur et dérangeant, parfois même choquant, a de quoi faire pâlir d'envie maints auteurs d'autofiction: c'est une bouleversante matrice d'art brut. Qui se demande si Guibert est la fabrication d'une mode parisienne ou si son succès tient au scandale de sa vie y trouvera des réponses sûres. Car le texte constitue une entrée royale dans son univers. On y suit le chantier de ses livres, non daté au quotidien. Sous les initiales se cachent les personnes réelles, surtout T., l'amant présent de la première à la dernière page.

Somme aux qualités littéraires incontestables, ce journal fait appel à toutes les ressources de l'écriture intime: autobiographie des sentiments et des émotions, état des relations familiales, amicales et amoureuses, consignation de lectures, de rêves, rêveries et souvenirs, rencontres et voyages à Venise, à Rome, à l'île d'Elbe. Bref, c'est une fabrique littéraire, construite avec des pans de récits dont la particularité est le basculement fantastique, qui fait penser à Peter Handke.

Comment le souci d'authenticité et de vérité n'attirerait-il pas la curiosité? Au-delà de la personne, cette parole secrète dévoilée, avec ses audaces et ses sujets de honte, constitue un document de premier ordre. «Une inconcevable liberté», écrit-il avec lucidité. Malaise, lorsqu'on touche aux tabous moraux? Oui, à moins de soutenir l'acuité de cette parole plutôt que de souligner sa marginalité. Et s'il n'était question que de relations humaines, d'écriture et de rapport au corps jusqu'à la mort?

Eros

Tabous. Ils existent toujours. Guibert expose sa vie plus qu'il n'en fait l'apologie — les innombrables amants, les attouchements furtifs, les voies de plaisir, là où elles se trouvent et quand elles surviennent. Mais cette sexualité est si douloureuse, marquée au sceau de l'absence et d'un désir impossible à satisfaire, qu'elle ne peut être dite exhibitionniste. Pourtant, il dit tout, plus du côté de Duras que de Gide, dans ce qui, après avoir commencé par la correspondance avec T., a pris la forme de carnets, ouverts à la consultation de l'amant.

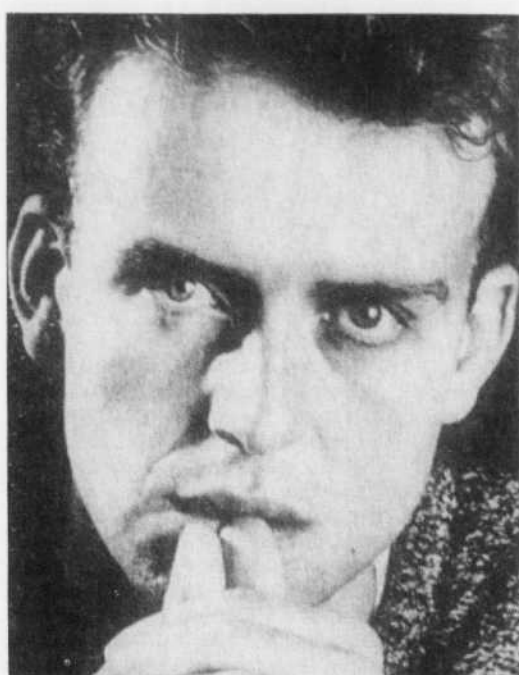
Sincère, l'amoureux réinvente son bonheur et son malheur avec T., relation d'un double couple où le troisième pôle est une femme. On suit des années de partage, au vrai sens du mot: intermittences du vivre, fusion et défusion du désir, ambivalence des départs, joie des retrouvailles. Voilà ce qui fait le prix d'un tel livre. Le temps est compté, mais non par celui qui consigne sa qualité et ses variations d'intensité.

Sexe. Il y en a beaucoup, sous ces gestes souvent froids, où la chair jouit et bleuit au ressac des attractions.angoisses, obsessions. La piqûre du sexe soulève les fantasmes de la délivrance. Toujours plus près du nu, du vif, du cru, le mannequin insupportable à soi-même secoue en soi le danseur insolent. La beauté rimbaldienne pulvérise les repères.

Thanatos

Ce corps débordant refuse la censure. Mais le plaisir y a souvent un goût d'irrespirable, de sale, de déliquescence. Tous les dégoûts et les aversions, envers de la polarité amoureuse jubilatoire, accablent les mœurs homosexuelles d'une récurrente espèce d'humiliation. Excessive ou frustrante, leur liberté aboutit à «une très lente dérive que rien ne pourrait arrêter et qui emporte tout le corps, toute l'âme, toute la vie».

Guibert n'est ni complaisant ni dupe de sa fascination morbide: «insatiable complaisance (angoisse) de la mort», note-t-il, se traitant de nécrologue, de revenant, d'abomination et d'énigmatisme. La maladie gagne du terrain, mais l'écriture ne lui laisse aucune prise. A quelques détails, on entreperçoit un corps se décomposer. «Fantasme de disparition: [...] je me kid-



MAURICE ROUGEMONT/GAMMA

Hervé Guibert

nappe moi-même»: la mort serait-elle aguicheuse, sous ses travestissements pervers?

Les dernières pages sont écrites à l'hôpital, mais on peut l'oublier tant l'écriture tient bon. Fait étrange, l'ambiance de ce journal ne s'assombrit pas, alors que la vie s'érode inexorablement. Il y a la colère, la jalousie, les regrets pour faire sentir ce qu'elle a de plus désagréable. Seuls les cadavres ne s'irritent de rien! Et toujours, des excès ravivent contre la teneur des enseignements paternels — «la peur timorée, la protection extrême du corps». Ses plus cinglants écarts, Guibert les lance à l'endroit de ses parents. Que de rejets virulents se mêlent à la tendresse filiale! Comme si la maturité se mesurait à l'aune de la différence et des liens rompus.

Acculé à sa finitude, sur-agissant par le don de soi, l'homosexuel qui a tiré la plus courte paille aurait-il une longueur métaphysique d'avance? Si les *Essais* de Montaigne étaient réécrits aujourd'hui, ils diraient la sagesse antique et retrouvée d'un Guibert.

Logos

Soliloque, le journal rachète un destin senti inutile. «L'écriture est ma faculté d'amour, ma faculté humaine», matrice féconde des livres comme de simples projets. Et, dans la même page, écrire: «évacuation du désespoir» comme «provision de dynamite», pour traquer cette langue étrangère, antidote et venin: «[...] risque aussi, à un moment de l'écriture, d'un empoisonnement subtil».

Hanté par l'avarice familiale, le logos littéraire fait figure de déperdition supérieure. Il est aussi l'occasion de peser le poids des choses, de mettre une distance bénéfique entre le monde et soi. Méditatif ou compulsif, il suit les humeurs vagabondes, le furetage sur soi et en soi — les attachements sentimentaux, la mélancolie boudeuse, l'infidélité constante.

Ses mots d'amour insensés à T., qui se marie à la fin, bouleversent le plus, parce qu'on y sent le contact avec l'éternité: «ce corps fait de moi un musicien heureux, toujours étonné». Ou cet aveu: «T. m'a toujours mis hors de moi». Le journal, genre inachevé et bancal, contient des éclats de passion. Et tout de suite après, les larmes.

«J'ai fait une œuvre barbare et délicate». Délirés rêvés, oui, fuites imagées, hallucinations de drogue. Ces effondrements, farces, faux suicides, sévices, visions atroces, maintes pages folles éblouissent tels des poèmes en prose. L'angoisse de la rature donne: «L'idée d'une page parfaite [...] du journal qui finirait par tout dire et qui renverrait, comme un miroir, à la place du miroir, l'évidence de la mort». Le journal de Guibert, les yeux grands ouverts, affronte le néant. Fallait-il le perdre pour ce don?

LE MAUSOLÉE DES AMANTS

JOURNAL 1976-1991

Hervé Guibert

Gallimard

Paris, 2001, 436 pages

POÉSIE ÉTRANGÈRE

L'ici et maintenant du poète

LE MÉRIDIEEN & AUTRES PROSES

Paul Celan

Traduit de l'allemand et annoté par Jean Launay (édition bilingue)
Éditions du Seuil, coll. «La librairie du XXI^e siècle»
Paris, 2002, 127 pages

DAVID CANTIN

Après la publication de la correspondance entre Paul Celan et Gisèle Celan-Lestrange l'année dernière, la collection «La Librairie du XXI^e siècle» au Seuil réunit en un seul volume l'œuvre en prose du poète de *Fugue de mort*. On connaissait déjà les traductions d'André du Bouchet, de John E. Jackson ou de Stéphane Mosès de textes aussi importants que *Le Méridien* ou *L'Entretien dans la montagne*. C'est maintenant au tour de Jean Launay de s'atteler à une tâche aussi risquée. L'édition bilingue s'appuie essentiellement sur des sources

posthumes de même que sur de nombreuses variantes. Elle est une étape charnière pour une meilleure compréhension de cette voix majeure du vingtième siècle.

En 1998, un choix de poèmes de Celan entraînait enfin dans la collection «Poésie/Gallimard». Depuis, cette édition de poche a peut-être fait avancer un certain nombre de publications en cours. C'est ainsi qu'on a eu droit, notamment, à la précieuse correspondance entre Celan et Nelly Sachs (Belin, 1999). On sait toutefois que l'œuvre en prose demeure assez mince dans l'ensemble. Par contre, certains textes sont toujours des jalons d'une grande importance. *Le Dialogue dans la montagne* met en scène ce qui oppose le juif Klein (Celan) au juif Gross (Adorno). Il s'agit, en fait, d'une conversation cruciale autour d'Auschwitz, mais qui digresse autour de la langue, de la poésie, ainsi que de l'éthique. D'un côté, Adorno prend position sur le fait qu'aucune image ne peut

masquer ou même faire écran à l'après-Auschwitz alors que Celan, pour sa part, croit qu'il faut plutôt écrire «d'après Auschwitz» (lire: en fonction de). *L'Allocation de Brême* ouvre aussi des pistes fort intéressantes concernant une définition éventuelle du poème: «Car le poème n'est pas hors du temps. Certes il prétend à l'infini, il cherche à passer à travers le temps — à travers, non par-dessus».

Parmi les conférences, les réponses, les notices et les aphorismes, on retiendra surtout ce discours prononcé à l'occasion de la remise du prix Georg Büchner à Darmstadt, le 22 octobre 1960. *Le Méridien* interroge la pensée du célèbre dramaturge allemand pour mieux comprendre un rapport décisif avec l'acte poétique. Ce qui amènera Celan à dire ceci: «Il est au fort de lui-même — après tant d'autres formules non moins extrêmes, permettez-moi encore celle-ci —, le poème est au fort quand il est au bord de lui-même; pour pouvoir tenir, il s'appelle et se fait revenir

sans relâche de son déjà-plus dans son toujours-encore». De plus, *Le Méridien & autres proses* offre la possibilité de découvrir un choix

de photographies et de reproductions de manuscrits illustrant les temps forts d'une vie publique, de même qu'une attitude très

marquée. Il ne reste plus ainsi qu'à attendre l'édition complète, et peut-être définitive, des poésies de Celan en français.

PUL-IQRC

Rawls ou Habermas

Une question de philosophie du droit

Bjarne Melkevik

Coédition: Bruylant
Collection Diké
206 pages • 25 \$



Le débat entre Rawls et Habermas, publié en 1995 dans les pages de la revue *The Journal of Philosophy*, nous a convaincu qu'il fallait désormais intervenir, analyser, évaluer et porter un jugement philosophique, après mûre réflexion, sur le choix à faire entre la théorie morale de Rawls et la théorie délibérative de Habermas. Et cela sans jamais perdre de vue les exigences modernes de la philosophie du droit. Ce livre n'est, dans ce sens, que l'ensemble des «pièces à conviction» de ces analyses et la somme de notre jugement.

Diversité humaine

Démocratie, multiculturalisme et citoyenneté

Sous la direction de Lukas K. Sosoe

Coédition: L'Harmattan
Collection Diké
582 pages • 38 \$



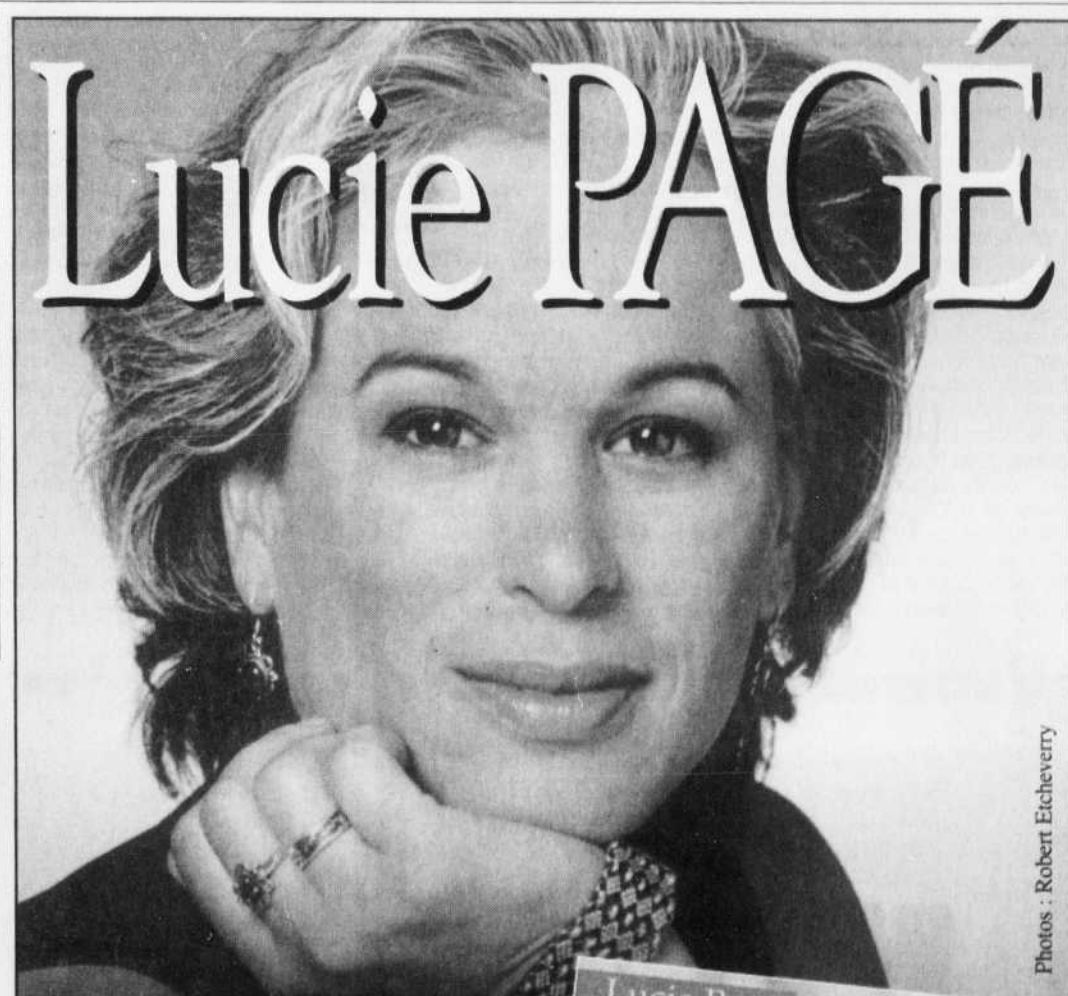
Comment redéfinir aujourd'hui la citoyenneté moderne dans les sociétés qui se veulent pluralistes, démocratiques et laïques?

Marc Angenot, Jean-François Bacot, Josiane Boulad-Ayoub, Janine Chanteur, Ridha Chennoufi, Adela Cortina, François de Raymond, Aminata Diaw, Paul Dumouchel, David Gauthier, Stephan Gosepath, Amy Gutmann, Robin A. Harper, Jean-Paul Harpes, Otfried Höffe, Elisabeth Hoodless, Lesley Jacob, Danielle Juteau, Apel Karl-Otto, Matthias Kaufmann, Will Kimlycka, Guy Kirsch, Georg Lohmann, Emongo Lomomba, Marie Mc Andrew, Bjarne Melkevik, Jean-Christophe Merle, Patrice Meyer-Bisch, Kogila Moodley, Wayne Norman, Mickaëlla Périna, Lazare Marcelin Poane, Thomas Pogge, Alain Renaut, Domenico Ronconi, Lukas K. Sosoe, Paule-Monique Vernes, Daniel Weinstock.



PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 - Telec. (418) 656-3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul



Photos: Robert Echevery

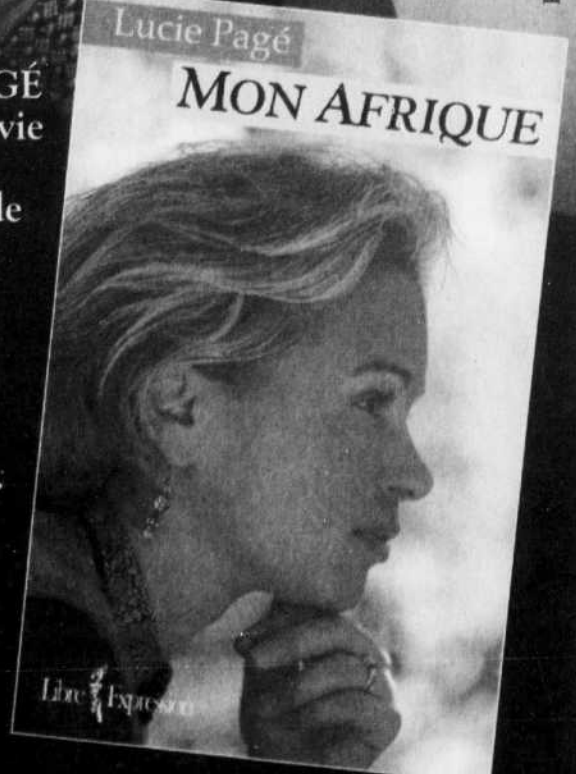
La journaliste LUCIE PAGÉ nous ouvre les pages de sa vie pour nous transporter en Afrique du Sud, au cours de la décennie 1990.

Mon Afrique raconte une double chronique: la libération d'un pays, et la victoire d'un amour qu'on aurait dit impossible.

«Le style est vif, pétillant d'humour et informatif... un récit qui se lit comme tout comme un roman.»

Valérie Lessard, *Le Droit*

«Plus que passionnant. Exceptionnellement intense.»
René-Homier Roy,
C'est bien meilleur le matin



Mon Afrique
496 pages • 29,95 \$

Libre Expression

ESSAIS

Le nationalisme expliqué à tous

Les récents débats savants sur le nationalisme au Québec ont été, parfois, tellement pointus qu'ils ont confondu plusieurs esprits de bonne foi en quête de clarifications. Nécessaires, ces discussions qui brillent par leurs subtilités byzantines peuvent donner l'impression au grand public, même cultivé, que tout cela lui échappe et ne le concerne plus. Un retour à l'essentiel, alors, s'impose pour renouveler l'engagement individuel et collectif à l'égard d'une question aussi fondamentale.

Quel beau livre bienvenu, en ce sens, que ce *Pour comprendre le nationalisme au Québec et ailleurs* du politologue Denis Monière. Il y a longtemps, en effet, que je n'ai lu un ouvrage aussi clair et éclairant sur le nationalisme. À la fois pédagogique et engagé, il propose un parcours théorique indispensable à la compréhension du nationalisme en tant que concept et idéologie et une franche prise de position souverainiste.

Le nationalisme, à l'ère de la mondialisation, est-il dépassé? Bien sûr que non, répond Monière, en soulignant l'influence et la polyvalence de cette idéologie depuis deux siècles et sa persistance dans la nouvelle donne mondiale: «Plus les échanges se développent, plus les individus et les groupes valorisent leur spécificité et cherchent à l'incarner dans des relations égalitaires.» Mais pour bien saisir les enjeux soulevés par les transformations de cette idéologie dans l'histoire jusqu'à nos jours, il faut savoir, précisément, de quoi l'on parle, et c'est là la mission que s'est donnée Monière dans cet ouvrage-synthèse.

Il existe, écrit le politologue, deux typologies du nationalisme. La première, classique, se fonde sur les critères d'appartenance à la nation et distingue les variantes ethnique et civique du nationalisme. La deuxième retient les objectifs qui animent les divers nationalismes: la domination (nazisme et fascisme), la libération (décolonisation), la conservation (patriotisme) et la revendication (nationalisme canadien-français, par exemple). Dans le Québec d'aujourd'hui, ajoute-t-il, les trois derniers types «se chevauchent et se combattent», une situation qui explique, en partie, l'impasse actuelle.

Outils de compréhension imparfaits, ces typologies



Louis Cornellier

trouvent leurs fondements dans des théories de la nation issues de traditions philosophiques qui proposent des interprétations irréconciliables du fait national. À la conception allemande de la nation (Herder et Fichte), selon laquelle celle-ci repose sur un «lien naturel établi par filiation», s'oppose la conception civique de Renan qui plaide plutôt en faveur d'un critère non naturel, celui du «desir de vivre ensemble, le vouloir-vivre collectif», résumé par la formule du «plébiscite de tous les jours».

Y a-t-il la contradiction insurmontable? Certains le croient, mais le philosophe québécois Michel Seymour, par exemple, tente tout de même un dépassement de cette opposition de principe dans un amalgame conceptuel qu'il désigne sous le nom de «nation sociopolitique» et dont les critères, selon Monière, seraient les suivants: «une différenciation culturelle sur une base linguistique, le contrôle d'un territoire qui délimite un contexte de choix spécifique et la disposition d'institutions politiques qui exercent l'autorité et balisent la citoyenneté». Même simplifiées à l'extrême, on le constate, les théories de la nation ne sont jamais simplistes, et c'est la raison pour laquelle ceux qui en débattent sont soumis à la plus grande prudence.

La valeur même de la nation (et du nationalisme) est loin de faire l'unanimité. Dans le camp marxiste, par exemple, Marx la perçoit comme essentiellement temporaire et tactique, Lénine la juge en fonction des circonstances (nations oppressives / nations opprimées),

Staline s'y oppose et Otto Bauer, le plus intéressant d'entre tous à cet égard, la défend dans une perspective socialiste en soutenant «que le développement du capitalisme a effectivement pour effet de niveler les différences culturelles, mais il affirme par ailleurs que, lorsque la classe ouvrière réussira à s'approprier les richesses culturelles, elle accentuera le développement des particularités nationales».

Plus analytiques que critiques, les interprétations fonctionnalistes de la nation insistent sur le caractère imaginaire du phénomène, par ailleurs considéré comme inéluctable dans les sociétés industrialisées. D'où il faut comprendre que la décision d'être ou de ne pas être nationaliste ne relève pas d'abord d'un choix individuel isolé, mais répond à des sollicitations structurelles et complexes.

Qu'en est-il, alors, du droit à l'autodétermination et à la sécession? Des chartes et des constitutions existent qui en font mention, indique Monière, mais au-delà des écritures, et dans la mesure où un peuple est en cause, «cette question de la légalité d'une sécession est d'ordre théorique car, en pratique, la légalité découle de la réussite de la sécession». Le politologue présente d'autres théories de la sécession (la libérale qui s'en tient au seul consentement populaire, l'éthique qui exige la présence d'injustices graves, celle du «calcul de légitimité» qui juge au cas par cas), mais celle de «l'effectivité» lui semble la seule acceptable.

Consacrés plus spécifiquement au cas québécois, les cinq derniers chapitres du livre proposent un argumentaire souverainiste qui allie la leçon d'histoire à l'analyse politique. Fidèle aux interprétations de l'École de Montréal (Frégault, Séguin et Brunet) selon lesquelles la Conquête aurait engendré «la formation de deux structures sociales superposées et différenciées par la nationalité et par leur rôle respectif dans la structure économique», situation qui serait à l'origine du problème national au Canada, Monière passe en revue l'évolution en trois temps du nationalisme québécois.

Dans les luttes parlementaires en faveur de la démocratie et du gouvernement responsable menées par les Partis canadien et patriote au début du XIX^e siècle, il re-

trouve un nationalisme de libération, de type politique et civique, visant à renverser les effets de la Conquête. Repère des vaincus, le nationalisme de conservation qui s'ensuit apparaît à Monière comme une idéologie terne qui noie dans l'illusion culturelle son impuissance politique. «Effet inattendu de la modernisation économique du Québec», le néonationalisme des années 1960-1970 sort le Québec de sa torpeur en renouant les liens entre les luttes culturelles et politico-économiques. Deux options en émergeront: le réformisme constitutionnel et le souverainisme.

Aujourd'hui plus que jamais, écrit Monière, la première de ces options apparaît stérile. Après Meech et à l'heure du plan B, le Canada ne montre aucun signe d'ouverture aux réformistes québécois. Générateur d'un déficit de légitimité administrative, d'un effet de distanciation entre le citoyen et les gouvernants, le fédéralisme canadien souffre surtout d'un «vice fondamental» en ce qu'il ne permet pas, d'un point de vue québécois, «de réconcilier le besoin d'identité collective et le desir de liberté individuelle». En maintenant les Québécois dans un statut de minoritaires canadiens-français, ce système idéologique les enferme dans «une logique de récrimination» qui entraîne une fatigue politique chez l'individu lucide dont la conscience est ainsi asservie «à la précarité du groupe».

Dans une conclusion qui ne va pas sans rappeler les graves accents de la pensée d'Hubert Aquin, Monière exprime l'essentiel de son credo: «La souveraineté politique permet à la subjectivité de s'accomplir en transférant à l'État la responsabilité de la cohésion et de la persistance du vouloir-vivre collectif. La souveraineté politique, c'est l'accession de l'identité québécoise à l'universalité.»

louiscornellier@parroinfo.net

POUR COMPRENDRE LE NATIONALISME AU QUÉBEC ET AILLEURS

Denis Monière

Éd. Les Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 2001, 150 pages

DOCUMENT

Portrait d'époque

DAVID CANTIN

À peu près tout a été dit et répété au sujet de Nelligan: le mauvais élève, l'adolescent rêveur, le poète torturé. En 1987, une imposante biographie de Paul Wyczynski allait toutefois devenir la référence ultime. Un ouvrage sérieux qui avait comme tâche principale de remettre les pendules à l'heure. En ce début d'année 2002, les Éditions Fides proposent un autre livre qui devrait aussi faire date. Cet *Album Nelligan* a l'avantage de reprendre la structure même de la biographie, cette fois transposée en images. Le résultat est beaucoup plus qu'un simple album de famille.

Dans la brève introduction qui précède les quelque 500 photos ici présentées, Wyczynski le dit sans détours: la documentation iconographique concernant la vie de Nelligan est loin d'être particulièrement abondante. C'est pourquoi ce très beau livre a l'intelligence de s'ouvrir aussi sur l'époque dans laquelle s'inscrit le poète du *Vaisseau d'or*. Il sera donc abondamment question de la seconde moitié du XIX^e siècle, au moment des turbulences de la Confédération comme des règnes de M^{re} Bourget et de M^{re} Fabre. La première moitié du XX^e siècle a aussi sa place, avec les réunions littéraires au Château Ra-

mezzay ou encore les nombreuses querelles entre «exotistes» et «terroiristes». La société canadienne-française connaît, à ce moment, des périodes transitoires comme le développement d'un réseau de chemin de fer ou encore l'organisation rapide de la poste à Montréal. Des artistes célèbres tels que Sarah Bernhardt ou Emma Albani seront également de passage au Québec. C'est l'époque où Nelligan découvre la littérature dans plusieurs journaux, comme *Le Samedi* ou *L'Écho des jeunes*, des bribes de textes écrits par les maîtres Rodenbach, Verlaine ou Baudelaire. Son éducation poétique commencera donc très tôt. La folie précoce, de même que la vie à l'asile, suivra.

Mais en quoi consiste cet imposant livre d'images? Une narration filmique, en quelque sorte, trace le portrait le plus juste possible de Nelligan et du milieu qui l'entourait. Cette cueillette impressionnante de documents de toutes sortes, Wyczynski la prépare depuis environ une quarantaine d'années. En somme, la règle suivie ici veut qu'une illustration datée précède un événement biographique. Ces images proviennent, pour la

plupart, de sources diverses au Canada, aux États-Unis et en Europe. Beaucoup de ces documents étaient d'ailleurs restés inédits jusqu'à maintenant. L'ensemble couvre les années d'étude, les séjours à Cacouna, les rencontres personnelles, sans oublier les apparitions publiques. On observe, chez Wyczynski, un désir constant de «ne pas séparer l'homme du poète et le poète de l'homme». Le spécialiste défend, du coup, une idée qui lui est chère: «Un être solitaire appartient toujours au monde social, politique, économique ambiant, même si celui-ci lui est souvent étranger, sinon hostile».



Depuis un demi-siècle, Wyczynski concentre ses travaux sur la vie et l'œuvre de Nelligan. Le présent album est la dixième étude qu'il consacre au plus connu des poètes québécois. Il met ainsi un point final à sa «saga nelliganienne». Il faut certainement saluer un travail de cette envergure. La mise en page, les caractères, ainsi que la qualité des documents demeurent exemplaires. De plus, l'album se concentre autant sur les ancêtres et la famille que sur les amis et les connaissances diverses. Le choix de se conformer à l'ordre

chronologique établi dans la biographie demeure, également, une excellente initiative. Les événements socioculturels généraux ne dépassent pas les cadres fixés au départ. On sent chez le maître d'œuvre de l'ouvrage une préoccupation constante de comprendre Nelligan à partir de son époque. De la photographie à la gravure, de l'esquisse au poème olographe, le choix est plutôt varié. On peut aussi se référer, parallèlement, à la biographie pour les sections et les différents chapitres. La plupart des références renvoient également à l'édition critique des *Œuvres complètes* (Fides, 1991), ce qui facilite la lecture. Au centre de l'album, treize illustrations sont reproduites en couleurs. Enfin, on pourra dire que Wyczynski a certainement atteint un objectif fondamental: «que la vraie physionomie de Nelligan soit toujours authentiquement présente dans l'univers du réel, du rêve et de la parole». Un ouvrage à feuilleter, à consulter. Une vraie réussite.

ALBUM NELLIGAN

UNE BIOGRAPHIE EN IMAGES

Paul Wyczynski

Éditions Fides

Montréal, 2002, 440 pages

ALBUMS

L'histoire comme objet d'art

PIERRE VADEBONCEUR

Mémoires du monde: cinq siècles d'histoires inédites et secrètes au Quai d'Orsay. Cet ouvrage évocateur est spécial et il faut faire appel à l'imagination et à la sensibilité esthétique pour en parler. Figurez-vous un livre de grand format, quatre-vingts instants de l'histoire allant d'un épisode de la vie de Christophe Colomb jusqu'à la chute du mur de Berlin, chacun de ces moments exposé pour l'essentiel dans une page d'auteur reliant ce détail à la situation historique s'y rapportant. Concision, clarté, sens, chaque sujet illustré par quelque peinture, portrait, gravure ou dessin d'époque, plus tard photos, accompagnés chaque fois de quelque fac-similé de document provenant des archives des Affaires étrangères: lettre ou télégramme d'ambassadeur, instructions du souverain, message chiffré, plan de fortification ou de bataille. Ce matériel est présenté dans une facture de la plus belle qualité, papier de luxe, couleur, typographie impeccable, le tout succinct et ordonné par de très courts chapitres. Essentiellement le détail. Je suis séduit.

Plaisir esthétique, mais tenant aussi à autre chose, au contenu, à la singulière vue sur l'histoire que permet le procédé. Le mariage d'Henri IV: une lettre d'amour du roi, quelques peintures. Le testament politique de Richelieu: ce document. La mort de Louis XIV: un extrait du *Journal de la cour*. Bonaparte en Italie: lettre autographe de celui-ci, 1796, et tableau représentant la bataille de Lodi. Stendhal, consul: portrait de Stendhal, lettre manuscrite officielle sévère du consul à un subordonné. La colonisation en Orient: documents et photos du dernier quart du XIX^e siècle. La Grande Guerre, l'assassi-

nat de l'archiduc François-Ferdinand: télégramme de l'ambassadeur de France à Vienne, photos. Et ainsi de suite pour la révolution russe, la prise du pouvoir par Hitler, la guerre civile espagnole, la chute de la France, etc.

Or, il arrive ceci: cette saisie de l'histoire par l'anecdote, par le fait du jour, par des documents photographiés illustrant l'événement comme de très proche, par le détail, détail sortant du temps si général pour nous rendre à l'instant, cela fait comme une irruption du passé sous notre regard, sur nous directement, par un curieux phénomène optique. L'impression qui en résulte est vive. Nous sommes alors dans l'histoire tout comme on y est dans la vie d'aujourd'hui, collé sur l'événement particulier à cause d'un reportage ou d'une image rapide de la télévision, spectateur prenant connaissance de l'ensemble ainsi, tout dans l'actuel et passionné par l'objectivité du fait, envoûté par ce qui tout simplement se passe. Mais avec un surcroît: le mystère du passé.

Ce n'est pas un livre savant. Par le laconisme, par un parti pris d'isoler de purs instants historiques très importants ou pas, il appartient à cet esprit léger qui est assez l'esprit français, peu porté en effet sur la lourdeur — spirituelle, justement. L'histoire y est présente comme on l'est par l'art. Ce livre se regarde, se lit comme un bonheur, se vit.

MÉMOIRES DU MONDE

CINQ SIÈCLES D'HISTOIRES INÉDITES

ET SECRÈTES AU QUAI D'ORSAY

Direction éditoriale:

Sophie de Sivry

Direction scientifique:

Emmanuel de Waresquiel

Sophie de Sivry/L'Iconoclaste

Paris, 2001, 336 pages

Les magazines canadiens sont le miroir de notre nation. Ils reflètent les endroits où nous vivons, les gens que nous connaissons et les traits qui nous identifient...

en couverture

une nation se découvre par le truchement de ses couvertures de magazines

Une exposition pan-canadienne présentée par l'Association des éditeurs de magazines canadiens

du 18 mars au 7 avril

Place des Arts
Corridor des Pas perdus
175, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Maison de la Presse

CANADIAN MAGAZINE PUBLISHERS ASSOCIATION
L'ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE MAGAZINES CANADIENS

Nous reconnaissons le soutien financier du gouvernement du Canada, par l'entremise du Fonds du Canada pour les magazines, du ministère du Patrimoine canadien, pour ce projet.

Canac

DENISE DESAUTELS



Pendant la mort

collection «Mains Libres» Poésie

Écrire à l'encre de la survivance, une œuvre touchante de la poétesse Denise Desautels. Un petit pas de l'au-delà dans l'ici!

Hélène Cantin
Sonnez les matines, SRC

Une poésie accessible à tout type de lecteurs, une prose remarquable.

Hélène Simard

La Vie en prose, CKRL MF



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Salon de l'Outaouais

Audace,
émotion,
humour...

trois
auteures

trois
coups
de coeur!



Stand 117
www.hurlbisehmh.com

ESSAIS

« Avec l'Islam, on ne discute pas »

Le conflit israélo-palestinien ne concerne pas que le Moyen-Orient. Ses répercussions, on le sait, sont mondiales. Notamment en France où, selon Pierre-André Taguieff, spécialiste du racisme (il a notamment publié des livres sur l'extrême droite), un nouvel avatar de l'antisémitisme prospère à gauche depuis le début de la seconde intifada, à l'automne 2000. Il le nomme « judéophobie ».

ANTOINE ROBITAILLE

Le Devoir: Vous parlez de judéophobie plutôt que d'antisémitisme, pourquoi?

Pierre-André Taguieff: C'est un néologisme dû à Leo Pinsker, théoricien juif russe du sionisme. Depuis un certain temps, j'ai remarqué que le mot « antisémitisme » ne convenait plus car, au sens strict, il s'agit d'une doctrine raciste appliquée à la question juive. La nouvelle judéophobie est cependant une haine idéologiquement organisée contre les juifs mais qui consiste au contraire à attribuer le racisme en propre aux juifs à travers « l'antisionisme absolu ». Lequel, j'insiste, ne se confond aucunement avec un antisionisme de libre critique que je défends et qui consiste à condamner certains actes de tel ou tel gouvernement d'Israël. L'« antisionisme absolu » désigne la mise en question de l'existence même d'Israël. Le mot « judéophobie », c'est aussi une manière de répondre à un sophisme que j'entends encore aujourd'hui de la part d'intellectuels arabo-musulmans: « Nous, Arabes, ne pouvons pas être antisémites puisque nous sommes sémites. » Or tout cela me semble enfantin, sinon infantile.

Le Devoir: La condition des juifs en France s'est détériorée, selon vous?

Pierre-André Taguieff: Ça dépend. Il y a les juifs aisés des villes, protégés en quelque sorte. Et ceux des banlieues, des zones périurbaines, lesquels ont à coexister avec une forte population arabo-musulmane. Les difficultés ont commencé pour eux au moment de la seconde intifada, vers la fin septembre 2000, où des violences attestées n'ont cessé de se produire: incendies de syna-

gogues, d'écoles juives; passages à tabac de rabbins et d'enfants portant la kippa. Des violences directes, expressément ciblées contre les juifs et qui se multiplient depuis maintenant un an et cinq mois. C'est une nouveauté depuis 1945. En France, on ne brûlait pas de synagogues. C'est la première fois que, systématiquement, ce symbole du judaïsme est attaqué en tant que tel. Avec des inscriptions sans ambiguïté.



Quand, sur une école, on peut lire: « À mort les juifs, vive ben Laden! », on comprend. Chez les jeunes délinquants, pour l'essentiel issus de l'immigration maghrébine, il y a une identification à la cause palestinienne. Notamment en raison d'une médiation très tendancieuse du conflit israélo-palestinien. Les médias en France sont pro-palestiniens. L'arrivée de Sharon au pouvoir a radicalisé cette tendance.

Le Devoir: Mais plusieurs prétendent que ce qu'il y a de nouveau en Occident depuis le 11 septembre, c'est l'arabophobie.

Pierre-André Taguieff: C'est peut-être vrai en partie aux États-Unis, ça ne l'est aucunement en France, où il y a même une réaction curieuse d'arabophilie, de paletophilie, laquelle conduit à nier la judéophobie alors même que des synagogues brûlent, que des juifs sont attaqués en tant que juifs. Cela me semble éminemment suspect de partialité. Une des thèses très banales dans les milieux antiracistes organisés, c'est que le racisme antiarabe aurait en France remplacé l'antisémitisme. C'est faux: il y a coexistence des deux phénomènes. Moi-même, dans mes livres, depuis une vingtaine d'années, j'ai lutté contre l'arabophobie de Le Pen et de l'extrême droite. Mais

ça ne m'empêche pas de dénoncer la judéophobie quand je l'observe selon des critères objectifs.

Le Devoir: Et Durban, la grande conférence internationale sur l'antiracisme...

Pierre-André Taguieff: Ce fut un tournant pour moi. Cette conférence pseudo antiraciste, organisée sous l'égide de l'ONU, a donné lieu, fin août-début septembre 2001, à un déluge d'antisionisme absolu, démonologique, et, bien entendu, de judéophobie radicale. Le Protocole des sages de Sion était même vendu dans certains stands, dont celui de l'Union des avocats arabes.

Le Devoir: Vous évoquez dans votre livre l'affaire Renaud Camus. L'écrivain avait soulevé en France un tollé énorme pour avoir laissé entendre qu'il y avait trop de juifs sur les ondes d'une radio d'État. Pourquoi n'y a-t-il pas de tollé comparable au sujet de la judéophobie contemporaine, beaucoup plus concrète et violente?

Pierre-André Taguieff: Tant que l'antisémitisme n'est que souvenirs, commémoration d'un vieux discours, on le dénonce de façon extrêmement violente. Il est plus facile de dénoncer une résurgence du passé, un cliché, comme celui qu'on reprochait à Camus: « trop de juifs dans les médias ». Mais en même temps, chez Camus, il n'y avait aucun appel ni à la violence, ni au meurtre! Au reste, Camus ne présente pas beaucoup de divisions blindées! Ce n'est pas comme le milliard quatre cent millions de musulmans auxquels les imams peuvent lancer des fatwas. Bref, il n'y a aucun danger à attaquer Camus, mais il y a beaucoup de danger à dénoncer dans l'espace public des délinquants d'origine maghrébine islamisés. On se fait tout de suite traiter d'arabophobe, d'islamophobe. Je reçois des lettres de menaces depuis des années. Et quand Houellebecq a osé tenir des propos — d'ailleurs excessifs à mon avis, mais qui se fondent sur un noyau de vérité — sur l'Islam, il a été

obligé de s'exiler, il est partie en Irlande. Il est menacé de mort. Avec l'Islam, on ne discute pas. On peut critiquer le christianisme, le ridiculiser, on peut également attaquer le judaïsme, faire brûler des synagogues, mais on ne peut pas critiquer l'Islam dans le monde contemporain. Quand la judéophobie est à base islamiste, on la tolère, on ne veut même pas la voir, on refuse de reconnaître les actes de violence. Par contre, quand un écrivain isolé, à tendance vieille France, utilise une petite métaphore classique antijuive, alors là, on signe, on pétitionne, pendant un bon mois. Ce qui montre l'extrême conformisme des intellectuels français contemporains.

LA NOUVELLE JUDÉOPHOBIE

Pierre-André Taguieff
Mille et une Nuits
Paris, 2002, 234 pages

Québec, Catalogne, Écosse

Avant qu'il ne quitte les kiosques, mentionnons le dernier numéro (automne 2001) du *Bulletin d'histoire politique*, qui célèbre son dixième anniversaire. Le dossier principal, d'un grand intérêt, porte sur « les nouvelles relations internationales ». L'angle: la mondialisation permet à des entités subétatiques comme le Québec, la Catalogne et l'Écosse d'évoluer comme jamais sur la scène internationale. Le politologue Stéphane Paquin, auteur d'un livre sur les petites nations, a dirigé ce riche dossier axé sur la comparaison entre diverses entités et livre plusieurs textes, dont un sur ce qu'il appelle la « paradiplomatie identitaire ».

arobitaille@sympatico.ca

ÉDITIONS DAVID

NOUVEAUTÉS DU PRINTEMPS

EN LIBRAIRIE FIN MARS



Le lecteur trouvera, dans cette édition préparée par MARIEL O'NEILL-KARCH et PIERRE KARCH, outre les trois pièces du premier dramaturge franco-ontarien, AUGUSTIN LAPERRIÈRE, une chronologie de sa vie, une présentation de l'auteur et de son œuvre, ainsi qu'une bibliographie.

ISBN 2-922109-62-3

20 \$ 214 pages

L'hermès québécois définit l'archétype hermaïque et analyse la présence de cette figure mythologique dans trois romans québécois: *Le dompteur d'ours* d'Yves Thériault, *Le survenant* de Germaine Guèvremont et *La terre paternelle* de Patrice Lacombe.

ISBN 2-922109-56-9

158 pages 16 \$



Sous la direction de DANIELLE FORGET et FRANCE MARTINEAU. Au cœur de cet essai se trouvent les questionnements identitaires qui surgissent lors d'exils ou de missions, d'immigration et d'implantation, tels qu'ils se manifestent dans la correspondance, les récits de voyages et autres écrits.

ISBN 2-922109-63-1

18 \$ 198 pages

Une suite de courts poèmes comme autant de pierres jetées au fond de l'âme. STÉPHANE JEAN a écrit ce recueil de poésie au chevet de la vie.

ISBN 2-922109-67-4



102 pages 14 \$



ÉVELINE VOLDENG projette, sur un paysage ontarien, la légendaire forêt de Brocéliande et l'univers mythique qui a baigné son enfance bretonne. Par ailleurs, les pages de son *herbier sauvage* peuvent se lire comme un art poétique figuré.

ISBN 2-922109-65-8

14 \$ 132 pages

L'écriture du poème est une quête de la mémoire toujours hésitante. Et c'est dans l'étonnement de l'absence que se tapit le jour qui nous tuit.

ISBN 2-922109-64-X



126 pages 14 \$



La magie de la poésie consiste aussi en ceci: parfois, connaître un homme peut suffire à comprendre un pays, et comprendre une nation signifie entrer dans le cœur d'un homme.

ISBN 2-922109-66-6

10 \$ 92 pages



Les Éditions
David

1678, rue Sansonnet
Ottawa (Ontario)
K1C 5Y7

Tél.: (613) 830-3336
Télec.: (613) 830-2819

ed.david@sympatico.ca
www3.sympatico.ca/ed.david

ÉDITIONS DU ROCHER

3 MILLIONS DE LECTEURS
DANS LE MONDE

STEPHEN VIZINCZEY

Éloge des femmes mûres



ANATOLIA
ÉDITIONS DU ROCHER

242 pages • ISBN 2 268 03916 1

Un classique de la littérature érotique

Éloge des femmes mûres

LES SOUVENIRS AMOUREUX D'ADRAS VAJDA,

raconte l'éducation sentimentale et sexuelle du jeune Vajda aimant évoluer parmi les femmes d'âge mûr à une époque « où une aventure avec une maîtresse plus âgée était la fin du fin pour un jeune homme (...). Ce livre s'adresse aux jeunes gens, mais est dédié aux femmes mûres. »

Rempli d'humour et d'esprit, d'un style évocateur, il a conquis sa place parmi les grands classiques érotiques modernes. Il a fait l'objet de deux films et a été traduit dans une dizaine de langues.

L'auteur, **Stephen Vizinczey**, a fui la Hongrie au moment de l'invasion russe de 1956. Arrivé à Montréal, il apprend l'anglais, en devient maître et écrit deux romans — *Éloge des femmes mûres* et *Un Millionnaire innocent* — ainsi qu'un livre de critique et d'essais, *Vérités et mensonges en littérature*, qui furent loués par Graham Greene et Anthony Burgess.

Communications
Jo Ann Champagne inc.

LES MESSAGERS
adp

LE LIVRE D'EMMA

MARIE-CÉLIE AGNANT

Invitée d'honneur
du Salon du livre de l'Outaouais



SÉANCES DE SIGNATURE

Judi 21 mars 19 h à 20 h
Vendredi 22 mars 14 h à 15 h
Samedi 23 mars 14 h à 15 h
Dimanche 24 mars 14 h à 15 h

LA PAROLE MÉMORIELLE DES FEMMES



LUCIE HOTTE et
LINDA CARDINAL

Des textes qui s'intéressent à la mémoire des femmes et à sa transmission par l'écriture ou par la parole.

SÉANCE DE SIGNATURE

Vendredi 22 mars 19 h à 20 h

LA GARDE PARTAGÉE



DENYSE CÔTÉ



SÉANCE DE SIGNATURE

Samedi 23 mars 15 h à 16 h

LE DEUXIÈME SEXE

UNE RELECTURE EN TROIS TEMPS, 1949-1971-1999



CÉCILE CODERRE et
MARIE-BLANCHE TAHON

Des réflexions critiques sur la contribution du *Deuxième sexe* aux débats théoriques féministes des dernières décennies.

SÉANCE DE SIGNATURE

Dimanche 24 mars 15 h à 16 h

les éditions du remue-ménage
Salon du livre de l'Outaouais
Stand 6 (Dimédia)

ESSAIS

PHILOSOPHIE

Les chemins tortueux d'Heidegger

GEORGES LEROUX

L'histoire intellectuelle, quand elle est réussie comme elle l'est ici, permet de comprendre sur un même horizon le destin des idées et l'évolution des sociétés qui les ont accueillies et discutées. S'agissant de la pensée de Martin Heidegger, l'histoire de sa réception en France constitue aussi bien un retour sur le développement de la philosophie française après la Deuxième Guerre mondiale qu'une réflexion sur la place de la pensée dans une société traversée par les grands courants de l'existentialisme, par les contestations de Mai 68 et par tous les mouvements sociaux dans lesquels une certaine idée de l'humanisme s'est trouvée engagée.

Déjà passionnant du seul fait qu'il offre l'étude la plus complète à ce jour des croisements complexes de la pensée de Heidegger avec la phénoménologie de Sartre ou de Lévinas, pour ne nommer que deux des grands noms qu'on retrouve ici, l'ouvrage de Dominique Janicaud offre beaucoup plus: une saisie, méticuleusement documentée, de la discussion philosophique dans une société qui reconnaît un poids aux idées.

L'ouvrage est présenté en deux tomes: le premier est le récit détaillé de la progression du dialogue — instauré d'abord par un petit nombre de lecteurs germanistes, puis repris de manière étendue dans un vaste effort de traduction et de lecture par plusieurs générations d'interprètes — entre l'œuvre inaugurée en 1927 par *Être et temps* et ses lecteurs français. Ce dialogue fut d'abord l'initiative de Jean Beaufret, qui fit de ces échanges le cœur de son travail durant toute sa vie.

À ce penseur singulier, D. Janicaud rend un hommage amical mais sans complaisance. Des premières visites à Fribourg après la guerre, alors qu'Heidegger subit l'opprobre de l'université allemande, aux séminaires organisés autour de René Char au Thor, dans le Vaucluse, alors qu'il est reconnu mais vieilli et fatigué, c'est une admiration sans défaut qui se déploie inlassablement. On n'en finit pas de retracer les projets de toute nature de Jean Beaufret pour que la pensée d'Heidegger, aussi bien sa rele-

ture de l'histoire de la métaphysique que sa pensée de l'être, trouve en France un véritable accueil. De 1946 à 1976, date de la mort d'Heidegger, ce dialogue fut à la fois profond et turbulent.

Le second tome de l'ouvrage, qui contient les entretiens de l'auteur avec 18 philosophes, surtout français (on lira avec intérêt les témoignages de Jean-François Courtine, de Jacques Derrida, de Jean-Pierre Faye), montre la richesse des débats, et cela, malgré l'ombre toujours portée des textes de 1933.

Onze années seulement séparent le Bergson des *Deux Sources de la morale et de la religion* et le Sartre de *L'Être et le Néant*: entre les deux, il y a la guerre, et la lecture d'Heidegger; il y a l'expérience du fascisme et l'accès renouvelé aux sources de la pensée de l'existence. L'histoire de la traduction donne lieu à un récit très fouillé et fertile en rebondissements. Les défis étaient nombreux. D'abord pour traverser les barrières, en apparence insurmontables, de la langue philosophique d'Heidegger. *Dasein, ereignis, gestell*, autant d'écueils pour les traducteurs. D. Janicaud met beaucoup de soin à recenser les succès et les difficultés de chacun: en 1938 déjà, Henry Corbin avait entrepris de traduire partiellement *Être et temps*, dont il publie un choix de sections, en même temps que la conférence sur Hölderlin et l'essence de la poésie. Mais cette histoire, toujours inachevée (on vient de traduire les cours sur le Sophiste, Gallimard, 2001), est ponctuée d'entreprises audacieuses: de Jacques Lacan traduisant avec fougue l'essai intitulé *Logos* de Emmanuel Martineau, traducteur pirate mais reconnu universellement comme le meilleur d'*Être et temps*; de Roger Munier, traducteur spirituel, à François Vezin, insupportable maniériste.

De la traduction à l'interprétation

L'effort de traduction engageait déjà l'immense travail de l'interprétation, et l'intérêt de son histoire française est d'abord de montrer sa fécondité philosophique: bien plus importantes et nombreuses que les exégèses scolaires, les œuvres qui se rattachent de près à l'effort d'Heidegger sont en France d'une extraor-



© F. DE TOURNICHI
Martin Heidegger

dinaire richesse. Et d'abord celle de Sartre, préoccupé des questions de la liberté, de l'authenticité et de l'angoisse existentielle. Malgré de nombreux contresens et désaccords sur la transcendance de l'homme, Sartre réussit un projet d'appropriation de l'analyse existentielle dans un cadre cartésien. L'humanisme sartrien sera l'occasion d'un débat qui se condense dans la fameuse *Lettre sur l'humanisme*, qu'Heidegger rédige en réponse aux questions de Jean Beaufret. Il faut ensuite compter avec les œuvres de Jean Wahl, d'Emmanuel Lévinas, de Maurice Merleau-Ponty, de Jacques Derrida, de Jean-Luc Marion. Par comparaison, il faut le souligner, la réception américaine se concentre dans l'exégèse et le commentaire.

Cette histoire ne peut passer sous silence le contentieux politique, lourdement chargé, de la période du rattachement. D. Janicaud montre, textes à l'appui, que les positions d'Heidegger en 1933 étaient bien connues en France et à peine discutées après la guerre, notamment par Eric Weil. C'est aussi le témoignage de Raymond Klibansky qu'il cite et discute. Ces positions ne vont pas cesser de hanter la lecture de l'œuvre, où on voudra retrouver les traces, sinon l'origine philosophique, de conceptions proches du nazisme. Le contexte de la discussion sur l'humanisme y prédisposait, mais il faut attendre la fin des années 60 pour que le débat se radicalise à la suite des

dénonciations de Jean-Pierre Faye sur l'idéologie raciste (*völkisch*) qui contaminerait toute l'œuvre. Heidegger a trouvé en France plusieurs défenseurs, mais aucun n'a voulu, sauf peut-être François Fédier, couvrir son silence sur l'extermination, et ses lecteurs les plus décisifs, en particulier J. Derrida et P. Lacoue-Labarthe, ont aussi été ses critiques les plus vifs. Refusant toute complaisance à l'égard de l'impardonnable, ils ont néanmoins maintenu la grandeur de la pensée d'Heidegger.

D. Janicaud reprend en détail le débat suscité par le livre accusateur de V. Fariès en 1987, mais comme il l'avoue lui-même, ce dossier ne sera jamais clos (voir l'encadré, ci-contre, sur le livre récent de Max Dorra) du seul fait que les fautes de 1933, scrutées de près dans les travaux d'Hugo Ott et de Rüdiger Safranski, répercutent dans toute lecture de l'œuvre des questions graves sur l'histoire, la priorité de la dignité humaine, l'emprise

de la technique et l'aveuglement politique.

La lecture de l'œuvre elle-même n'a cessé de s'approfondir, en particulier la question du tournant. On doit à Jean Grondin d'avoir éclairé, dans son livre de 1987, cette mise en question de la subjectivité, d'avoir montré les facettes multiples de ce chemin de pensée et la profonde unité de cette quête de la vérité de l'être jusqu'en son retrait. On lui doit aussi d'avoir balisé cet itinéraire, dont la lecture est la condition même de l'herméneutique contemporaine tout comme de la déconstruction. On doit encore à Jacques Derrida d'avoir montré, en s'inscrivant pour ainsi dire dans ses traces, la nécessité d'une écoute nouvelle d'Heidegger, écoute qui serait marquée par une reprise de son souci éthique mais libérée de l'emprise de la métaphysique. Citant cette «écoute de la voix de l'ami que tout Existant porte auprès de soi» (*Être et temps*, § 34), Derrida se place ainsi au cœur de «cette

proximité de ce qui est sans-ac-cès», dont il a fait lui-même la question de sa pensée.

S'il y a une lecture française d'Heidegger, si elle peut s'établir sans occulter la question politique, si elle peut s'avancer sur le chemin de la déconstruction tout en demeurant attentive à l'appel de l'être, c'est dans ces approches qu'on peut la saisir et en mesurer la fécondité. Celles-ci ne sont au demeurant que l'aboutissement du long parcours exemplairement retracé par D. Janicaud, un parcours qui n'a jamais rompu en son fond avec l'admiration de ses premiers porteurs mais qui ne s'est jamais délesté non plus d'un regard critique.

HEIDEGGER EN FRANCE

TOME I: RÉCIT

TOME II: ENTRETIENS

Dominique Janicaud
Albin Michel, «Bibliothèque Albin Michel Idées»
Paris, 2001, 595 et 291 pages
Bibliographies et index

La tristesse du séquoia

Comme bien d'autres, Max Dorra, un romancier juif roumain, déteste Heidegger. Ni le premier ni le dernier sûrement, il entendement de mettre en lumière ce qui constitue à ses yeux la faillite philosophique de sa démarche. Contrairement aux livres d'Adorno ou de Bourdieu, écrits en position d'affrontement, son livre se présente plutôt comme une interpellation mélancolique qui a recours, pour s'annoncer, à deux appuis d'une grande force: le témoignage de Primo Levi et la parole d'un vieux séquoia de la Californie, contemporain des présocratiques et plongeant ses racines dans un humus séculaire.

La parole de Primo Levi, reprise de *Si c'est un homme*, est reportée sur la *Lettre sur l'humanisme* dans un effort qui veut mettre en abîme — et qui y parvient — l'absence de l'homme souffrant et de la victime dans la pensée d'Heidegger. Si le philosophe écrit que l'être même est la détresse et la déréliction, alors c'est dans les camps qu'il faut tenter de le saisir. Dans le silence des détenus, voilà où se trouvait l'être à découvrir de l'étant, dans cette extermination par la technique, conçue et dénoncée par Heidegger comme achèvement de la métaphysique.

Le séquoia, quant à lui, prend aussi la parole, il dénonce à son tour l'oubli de la sève et du terreau, et, s'opposant au chêne aspiré par le ciel du Chemin de campagne, il rappelle le monde de l'enfance, le pays des rêves détruits et l'innocence de toutes les victimes retournées à la terre. Il évoque la conversation de Paul Celan avec Heidegger, ainsi que la mise à distance. Un autre suicide, comme Primo

Levi. Le trajet est complexe, des fragments d'Héraclite à Robert Antelme, Jean Améry et Clémence Rannoux, mais l'adresse est la même: pourquoi Heidegger évoque-t-il l'arbre et les racines s'il est si loin de la terre, du sol humain commun? Les racines de l'oubli de l'être, c'est dans sa propre mémoire qu'il fallait les chercher. Un court-circuit de l'inconscient, fasciné par les arbres, oublieux du sol. Voilà l'accusation du séquoia perplexe: Heidegger n'était-il pas un petit paysan souabe, comment peut-il penser la rature de l'être sans penser la rature de Primo Levi, de Paul Celan? C'est ainsi que «si c'est un homme» se transforme en «si c'est un philosophe» dans ce petit livre qui se clôt sur l'évocation du *Dasein* d'un oiseau brûlé, de cette jeune Mala, une juive polonaise évadée, reprise, exterminée.

Écrire la détresse n'est pas facile, la lire encore moins. S'il y avait eu chez Heidegger, ne serait-ce que dans une phrase, une demande de pardon, un livre comme celui-ci transmettrait moins de souffrance. Mais il brûle à vif et ne reçoit que difficilement l'apaisement du séquoia qu'il fait parler. Personne n'en sort indemne.

HEIDEGGER, PRIMO LEVI

ET LE SÉQUOIA

Max Dorra
Gallimard,
collection «Connaissance de l'inconscient»
Paris, 2001, 202 pages

PSYCHANALYSE

Le secret de Dora

L'histoire d'un échec et des méprises de Freud sur la sexualité des jeunes femmes

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Certains portraits de femmes, à travers le temps, aiment et fascinent. À côté des *Antigone* et des *Madame Bovary*, la littérature psychanalytique fournit deux pôles d'identification importants: Lou Andreas-Salomé et Dora. La première pour avoir été bien aimée de Freud. La seconde pour avoir été mal comprise, mal aimée. Dora, cette jeune fille, cette enfant, cette presque femme, semble sortie d'un écrit de Schnitzler tant elle est aux prises avec les intrigues amoureuses des adultes. Elle est l'objet d'une fameuse histoire de cas, «*Fragment d'une analyse d'hystérie*», l'une des *Cinq psychanalyses* de Freud, à côté du petit Hans, de l'homme aux rats, de l'homme aux loupes et du président Schreber.

Patrick Mahony, psychanalyste, professeur, fervent lecteur de Freud et spécialiste du texte freudien, continue ici l'analyse en profondeur des *Cinq psychanalyses*. Il a déjà sillonné *L'Homme aux rats* (1991) et *L'Homme aux loupes* (1995). Le voici face à face avec Dora, ou plutôt face à Freud aux prises avec Dora. Et encore, il faudra ajouter Fliess, ce grand ami de Freud, dans ce tableau qui évoque celui de Delacroix, *Combat de Jacob avec l'Ange*.

Le récit de cette courte cure, Freud l'écrivait rapidement, quelques

semaines après la fin du traitement, en 1901, après «avoir été congédié» par Dora. C'est l'histoire d'un échec et des méprises de Freud sur la sexualité des jeunes femmes. Malgré ses précédents et brillants ouvrages, *Études sur l'hystérie* (1895) et *L'Interprétation des rêves* (1900), ce dernier venant d'être publié, Freud s'y montre aveugle quant à la sexualité féminine et quant aux manœuvres des transferts. Les transferts qui, en psychanalyse, à la différence de toutes les autres formes de traitement psychologique, sont parties prenantes du travail d'élaboration et de guérison qui se tisse entre les deux protagonistes de la cure. Dora, c'est aussi les débuts de la psychanalyse: les théories se forment, les notions apparaissent, les maladroites dans la technique de la cure sont nombreuses. Dora en fera les frais.

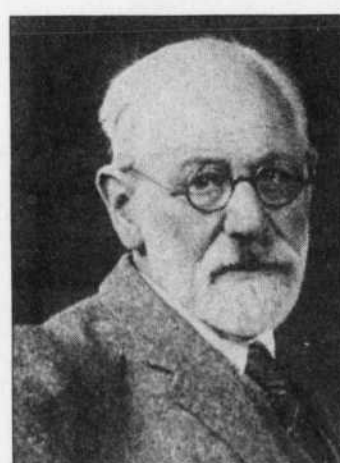
En mettant en exergue, au début d'un chapitre, «l'ignorance de la demande», Patrick Mahony présente un Freud empêtré dans la demande de la fille et celle du père, auxquelles s'ajoute «la demande» de Fliess, collègue de Freud et théoricien de la bisexualité. Ce serait à Fliess, avec qui Freud vient de rompre peu avant l'arrivée de Dora, que Freud adresserait le récit de cette cure, selon Mahony. Et ce serait dans les rets des composantes homosexuelles des identifications de tous et chacun, Dora et Mada-

me K. comprises, que Freud se serait fourvoyé. À partir là, Mahony dresse, pour les différentes identifications sexuelles de Freud, sa «géographie symbolique» et démontre combien la «théorie de la sexualité est elle-même sexualisée». Mais toute théorie ne l'est-elle pas?

Le psychanalyste et le détective

Décrivant Freud comme «un détective et un avocat de la partie civile, cherchant plutôt à démasquer Dora qu'à aider la jeune fille à se trouver», Mahony devient lui-même ce détective aux aguets. D'une façon savante et rigoureuse, sans être rébarbative et inutilement jargonneuse, Mahony creuse le texte de Freud. Les mots, les phrases, les dates, les échappées du texte sont scrutés, analysés. Fort de sa connaissance des langues anglaise et allemande, l'auteur oppose les diverses traductions du texte, proposant parfois la sienne propre, faisant ressortir les nuances, les distorsions et les fléchissements du texte.

Comme un psychanalyste, Mahony repasse souvent sur les mêmes traces, dans un mouvement en spirale où se sédimentent les différents sens. Le travail de dépliement effectué autour des deux rêves de Dora est exemplaire. De même que ce qui se trame autour des deux traumatismes de séduction subis par Dora. Deux fois ex-



ARCHIVES LE DEVOIR
Dora quittera Freud parce qu'il ne sait pas l'écouter.

posée aux avances et au désir de Monsieur K., Dora ne suscitera guère d'empathie auprès de Freud. Elle devra garder ses secrets. Et sa détresse. Elle quittera Freud parce qu'il ne sait pas l'écouter. Parce qu'il ne la croit pas, préférant vérifier ses théories sur l'hystérie, sur la séduction et sur la sexualité féminine plutôt que de l'écouter. Aux dépens de ses propres points aveugles, le combat entre lui et Dora se conclut dans cet échec que toute l'histoire de la théorie psychanalytique ne cesse depuis d'ausculter. «Un grand nombre de ses théories spectaculaires sont nées de traite-

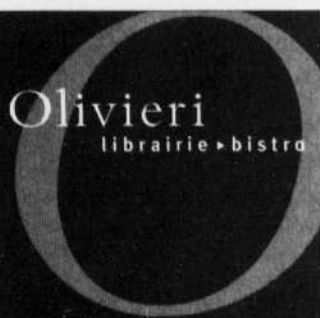
ments infructueux et il [Freud] apprît, en l'occurrence, plus de Dora qu'elle n'apprît de lui».

Il y aura quand même une suite heureuse à tout ceci. Malgré la dureté et la froideur de Freud à son endroit, Dora a trouvé dans la cure «l'histoire de son désir qui avait laissé dans son corps des maux pourvus de sens verbalisables». Et l'avenir, sans être facile, ne sera pas trop obscurci par l'échec de cette relation entre elle et son thérapeute.

La dureté de Freud à l'endroit de Dora trouve sa correspondance dans la sévérité de Mahony envers Freud. En s'aventurant, comme dans ses livres précédents, dans ce travail critique, Mahony ne craint pas de s'attaquer à Freud. «Freud n'a pas besoin de protection idéalisante», dit-il à la fin de son parcours. La psychanalyse non plus. Et le travail que l'auteur effectue sur le texte freudien réussit à en montrer toute la complexité et la richesse. Travail d'écriture, de réécriture, de déconstruction et d'analyse que celui de Freud et de Mahony: on ne saurait trop regretter que la formation des psychanalystes d'aujourd'hui se situe si loin de l'écriture.

DORA S'EN VA - VIOLENCE DANS LA PSYCHANALYSE

Patrick Mahony
Les Empêcheurs de penser en rond
Paris, 2001, 255 pages



UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LIRE AUX ÉCLATS ... 23^e SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

20 AU 24 MARS 2002 AU PALAIS DES CONGRÈS DE GATINEAU, SECTEUR HULL.

HEURES D'OUVERTURE
mercredi 20 mars ENTRÉE GRATUITE ! de 17 h à 21 h,
jeudi 21 mars de 9 h à 21 h, vendredi 22 mars de 9 h à 21 h,
samedi 23 mars de 10 h à 21 h, dimanche 24 mars de 10 h à 17 h.

DRÔITS D'ENTRÉE
Adultes 6 \$, Adolescent(e)s 3 \$, Enfants GRATUIT (moins de 12 ans), Passeports
4 jours : ado 6 \$/adultes 12 \$. Spécial 2 pour 1 en collaboration avec la STO.

INVITÉS D'HONNEUR PRÉSENTS AU SALON
Gil Courtemanche, Jean-François Somain, Robert Dickson,
Marie-Célie Agnant, Gilles Tibo, Pierre Nadeau.

LIVRES

SUSPENSE

Stephen King
sans peineMARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Les fans de l'énigmatique et prolifique auteur de *Carrie*, *Shining* et autres romans d'épouvante seront au septième ciel. Enfin, un dico King, grand format et richement illustré, leur permettra de savoir tout sur leur auteur préféré et sur son immense œuvre! Et il faut avouer qu'il est fichtrement bien conçu, ce bouquin, avec ses pages noir et orange, Halloween oblige.

Celui qui prétend que l'histoire l'emporte sur l'auteur n'en a pourtant pas fini de recenser les études qui lui consacrent. En tête de liste, cet ouvrage fait bonne figure, tant par la qualité que par la quantité des renseignements colligés. Bien que d'aucuns s'échinent à classer Stephen King au rang de gribouilleur d'histoires pour ados attardés, force est de constater qu'il gribouille plutôt habilement.

Tout y est, d'«Accouchement à domicile» à «ZBS Productions». Et, pour compléter le tout, deux annexes: la première regroupant une bibliographie consacrée à King et à son œuvre, la seconde aux œuvres portées au grand et au petit écran, courts, longs métrages et spéciaux télé exhaustivement et minutieusement recensés. En complément de cette somme, une bibliographie des titres parus en français et en anglais, des romans, nouvelles et autres publications de cet homme quasi aveugle, qui sait néanmoins voir, dans le cœur des hommes, ce qui les effraie, jusqu'à les faire sombrer dans la folie. Tous les fans devraient acquiescer cet outil indispensable et ludique. Un beau cadeau pour votre adolescent et pour ceux qui le sont devenus. Frissons garantis.

STEPHEN KING DE A À Z

George Beahm
Traduit de l'américain
par Cédric Perdureau
Vents d'Ouest
Paris, 2001, 287 pages

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Au cœur des mots

LOUISE JULIEN

Le titre de l'ouvrage *Dictionnaire des cooccurrences* est intrigant, le mot n'étant pas très familier. La cooccurrence est définie comme une «apparition d'une unité linguistique en même temps qu'une autre dans un énoncé» et une «relation existant entre ces unités» (Larousse) ou encore comme une «présence simultanée de deux ou plusieurs éléments ou classes d'éléments dans le même énoncé» (Robert).

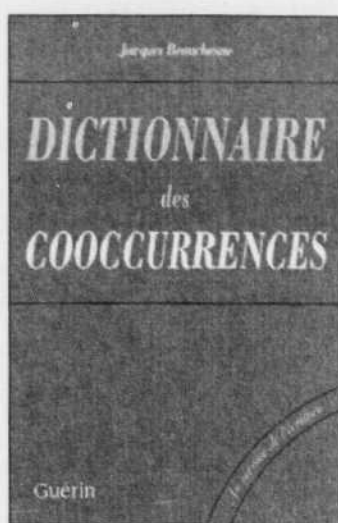
Allons voir le mot «sentiment». Comment peut-on le qualifier? Il peut être «amical, (in)avoué, partagé, tendre» (une centaine d'adjectifs est suggérée); viennent ensuite des propositions de verbes, comme «alimenter, blesser, dissimuler, exprimer, heurter, ressentir», etc. On trouve aussi des expressions comme «être sensible aux sentiments, prendre quelqu'un par les sentiments», etc., et des verbes à l'indicatif présent: un sentiment «croît, naît, perdure». À un autre mot, «silence», l'auteur suggère 108 adjectifs qualificatifs («absolu, affreux, altier, angoissant», etc.), 53 verbes à l'infinitif suivis du mot silence («garder, ménager, produire un silence») et 13 verbes à l'indicatif (un silence «plane, règne, s'abat», etc.).

Comme l'ouvrage n'est pas un dictionnaire des synonymes, ni un dictionnaire analogique, l'utilisateur qui veut s'assurer de la définition exacte d'une cooccurrence créée doit consulter un dictionnaire de la langue.

L'auteur a rassemblé durant trente ans, d'une manière bénédictine, les cooccurrences. Ses sources? Les grands romanciers, les journaux et magazines et des revues spécialisées. Le vœu de l'auteur, «exploiter davantage les immenses richesses de la langue française», est accompli.

Troisième édition

Le *Multidictionnaire de la langue française* a évolué en trois couleurs bien franches et presque symboliques: d'abord en blanc, dans l'édition de 1988 (1142 pages), puis en rouge, en 1992 (1324 pages), et enfin en bleu, en 1997 (1532 pages). Trois



éditions en dix ans confirment le besoin d'un tel ouvrage de référence au Québec. Le *Multidictionnaire* a été conçu à partir des questions adressées à l'Office de la langue française, en 1987, et des réponses que Marie-Eva de Villers a rédigées. Depuis, il s'est enrichi de plusieurs mots et tableaux. Il est d'envergure internationale, tout en apportant un regard particulier sur «les usages propres au Québec».

Depuis quelques mois, le *Multidictionnaire* est disponible en version électronique (PC) et contient quelques ajouts par rapport à son édition de 1997. Son utilisation est assez impressionnante. Il faut noircir dans le texte en rédaction le mot pour lequel on veut des informations, le copier, commander avec la souris l'ouverture du *Multidictionnaire* et ensuite coller le mot dans l'espace réservé à cet effet. Apparaîtra instantanément à gauche de l'écran le mot recherché, puis à droite sa (ou ses) définition(s) et, s'il y a lieu, la règle de grammaire, le(s) tableau(x) de référence ou encore de conjugaison s'il s'agit d'un verbe. Deux pictogrammes s'ajoutent, soit une bouche et un œil: l'un permet d'entendre la voix de Gérard Poirier pour les mots dont la prononciation recèle quelque piège, l'autre en donne une représentation visuelle. L'histoire de la consultation est aussi

gardée en mémoire, ce qui permet un retour.

Les avantages de l'électronique par rapport à la version papier? Il y en a deux, mais uniquement durant l'écriture à l'ordinateur. D'abord, la rapidité de consultation et l'absence de manipulation d'un ouvrage qui est souvent lourd et encombrant. Pour ce qui est de la qualité des informations, les deux versions s'équivalent, et font du *Multi* un incontournable.

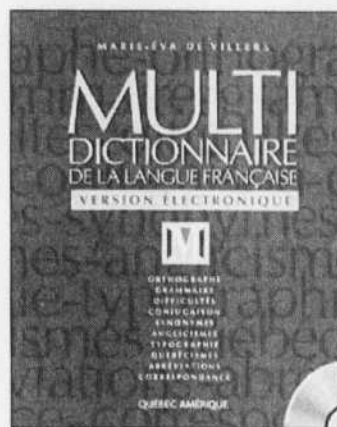
Seule la version PC est disponible. Québec Amérique nous promet la version Mac pour l'été 2002. Elle est attendue.

DICTIONNAIRE
DES COOCCURRENCES

Jacques Beauchesne
Guérin éditeur
Montréal, 2001, 390 pages

MULTIDICTIONNAIRE DE
LA LANGUE FRANÇAISE

(version électronique)
Marie-Eva de Villers
Québec Amérique
Montréal, 2001
(espace disque: minimum 5Mo)



BEAUX LIVRES

Un pinceau
à la main

DAVID CANTIN

La calligraphie ne se limite pas simplement à de la «belle écriture». Au fil des siècles, des malentendus fâcheux, de la part des Occidentaux, n'ont d'ailleurs rien fait pour corriger la situation. En Chine, cet art représente la quintessence du raffinement culturel et de l'expression individuelle. Depuis plus de vingt ans, Fabienne Verdier n'hésite guère à peaufiner une maîtrise de cette discipline où l'engagement physique se mêle à la concentration spirituelle. *L'Unique Trait du pinceau* propose ainsi quelques échantillons d'un apprentissage qui est d'abord le fait d'une grande cohérence.

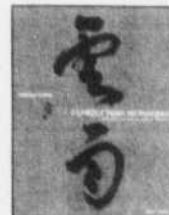
Il ne s'agit pas tant d'un guide, d'une histoire de la calligraphie chinoise ou d'un trajet personnel que d'une quête solitaire où le geste inspire prédomine. Cet ouvrage magnifique donne un aperçu de la technique éblouissante de Verdier. Un court texte de présentation permet de mieux comprendre les enjeux d'une pratique semblable. Comme l'indique Cyrille J.-D. Javary, «Fabienne Verdier montre qu'il est possible d'être à la fois française et chinoise, moderne et traditionnelle, calligraphe et peintre, et que les sentiers de la création dépasseront toujours les ornières que leur ont tracées les censeurs». Une calligraphie est réussie ou n'est que bonne à jeter. On ne peut jamais la reprendre, puisque l'encre de Chine demeure trop noire et le papier de riz trop buvard. Après de longs séjours à côtoyer des maîtres inestimables, Verdier revient dans son pays natal pour mieux suivre sa propre voie. Cer-

tains puristes crieront au sacrilège en voyant certaines de ses œuvres, mais en somme son approche s'accorde à «l'éternité du changement». Elle reprend les thèmes bouddhistes de la montagne et de la forêt, à travers sa propre inspiration féminine. On tourne les pages, subjugué par cette technique et ce savoir au service de la beauté la plus dense. Le pinceau flotte comme une plume indomptable qui s'enracine dans la sagesse du poème.

Les Chinois apprécient tellement leur écriture qu'ils tracent des idéogrammes sur des surfaces qui vont du bol au drapeau, du tableau au bâtonnet d'encens. Derrière tout cela, il y a aussi les critères stylistiques, les querelles d'écoles, de même que l'avis paradoxal de nombreux experts. Face à ces dessins, on retrouve également la contemplation minutieuse, l'accès à une beauté pure, tout comme le triple bonheur de l'écriture, de la poésie et de la peinture. Fabienne Verdier empoigne la nature pour ainsi mieux la célébrer au fil de variations aussi diverses que surprenantes. Elle réalise ainsi le vœu de René Char comme quoi «toute la place est pour la beauté». Une captation libre et souveraine des traces du monde dans son état le plus brut. L'expression d'une urgente, indicible et énigmatique galopade graphique.

L'UNIQUE TRAIT
DE PINCEAU

Fabienne Verdier
Albin Michel
Paris, 2001, 189 pages

Venez rencontrer les auteurs
qui, d'est en ouest, s'expriment
en français avec passion!

Salon du livre de l'Outaouais
Stands # 177 à 180 ; 189 à 198

Éditions de la Nouvelle Plume • SASKATCHEWAN

Éditions des Plaines • MANITOBA

Éditions du Blé • MANITOBA

Centre franco-ontarien de ressources
en alphabétisation (FORA) • ONTARIO

Éditions David • ONTARIO

Centre franco-ontarien
de ressources pédagogiques
(CFORP) • ONTARIO

Éditions Le Nordir • ONTARIO

Éditions du Vermillon • ONTARIO

Éditions L'Interligne • ONTARIO

Éditions Prise de parole • ONTARIO

Éditions Perce-Neige • NOUVEAU-BRUNSWICK

Bouton d'or Acadie • NOUVEAU-BRUNSWICK

Regroupement des éditeurs
canadiens-français

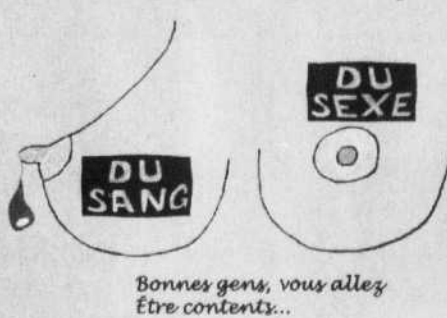
Place de la francophonie
450, rue Rideau, bureau 405
Ottawa (Ontario) K1N 5Z4
Tél. : (613) 562-4507
Fax : (613) 241-6064

Bureau de promotion
à Montréal :
Tél. : (514) 843-8222
Fax : (514) 985-9142

<http://livres-disques.franco.ca>

MARIO ZUNINO

ROSE SANG

Bonnes gens, vous allez
être contents...

ZEDEM

Des personnages truculents, des rebondissements à la pelle, des clins d'œil tant aux grands qu'aux plus salopards de ce monde, bref, une histoire prenante, décapante, décadente et... délirante.

ROSE SANG - 167p., est disponible dans les meilleures librairies au prix de 18.99 \$ TPS # 142452523RT.

Si vous vous adressez directement à ZEDEM, l'éditeur, le prix tombera à 17.70 \$, taxe incluse.

Les Productions ZEDEM Inc.
901, rue Sainte-Catherine Est
c.p. 32104 Montréal (Qc) H2L 4Y5

Je désire commander le livre ROSE SANG de Mario Zunino. Je joins un chèque (ou un mandat) d'un montant de 17,70\$ (à l'ordre de : Les Productions Zedem Inc.)

Nom _____
Adresse _____
Code postal _____
Tél. _____
Adresse internet _____
Signature: _____

visitez le site internet www.rosesang.comAU SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS 2002
REGLEZ VOS HORLOGES AUX HEURES LOGIQUES

DENIS MONETTE

Le rejeton • Pauline Pinchaud, servante • L'ermite

Vendredi: 14 h à 16 h et 19 h à 21 h

Samedi: 13 h à 16 h

JEAN-PIERRE LEGAULT

Gestion de classe et discipline

Jeudi: 13 h à 17 h

ERICK VAN HOUTTE

La famille Van Houtte - L'histoire d'un bon café

Samedi: 13 h à 15 h • Dimanche: 12 h à 14 h

ROSE-ANNE ANDRÉ

Authentique cuisine créole des îles Seychelles

Samedi: 15 h à 17 h • Dimanche: 12 h à 14 h

ROBERT PARTHENAIS

Maîtriser son endettement

Dimanche: 14 h à 16 h

ERICK
VAN HOUTTEparticipera
à une table ronde
intitulée:Le patrimoine
familialDimanche 24 mars
14 h à 14 h 50
Place Yves-Thériault

Les auteurs LOGIQUES
sont au rendez-vous,
STANDS 199-201

7, chemin Bates
Outremont (QC) H2V 1A6
Pour informations:
(514) 270-0208

Les Éditions
LOGIQUES

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Sentez-vous la mer?

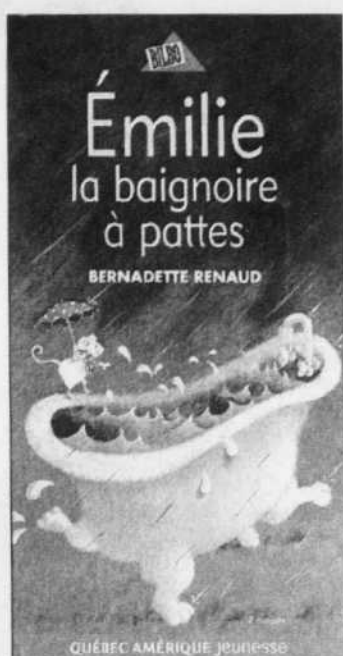
GISÈLE DESROCHES

Les quatre livres de cette semaine ont en commun quelque chose de mouillé. Gorgés d'eau, ces titres. Dans le premier, la mer est omniprésente; le second nous l'offre en devinettes; le troisième raconte des naufrages plus psychologiques; et le quatrième fait voyager une baignoire. Bref, l'eau prend plusieurs formes et inspire plus d'un auteur. Marie-Danielle Croteau, elle-même navigatrice, a une plume intraitable lorsqu'elle entreprend de parler de mer, d'îles désertes, de naufrages et de navigation. Tamatangi, l'île qu'elle a choisie comme cadre de son roman, *Et si quelqu'un venait un jour*, est située sur un atoll du Pacifique, loin de tout, à six mois du prochain bateau de ravitaillement.

À quelques jours de navigation de là, un voilier transporte une famille de voyageurs. Un cyclone inattendu frappe. Sur l'île, un seul survivant: Teiki, 17 ans, pleure ses morts et réorganise sa vie lorsqu'un radeau de survie dans lequel ont pris place les jumeaux rescapés s'échoue sur la plage. En réalité, Mira est seule, à la dérive depuis plusieurs jours en compagnie du cadavre de son jumeau. Teiki et Mira se rencontreront inévitablement, mais rien n'est évident en situation de survie doublée d'un deuil. L'écriture est belle et convaincante; il n'y a pas à dire, l'auteure sait évoquer la mer et transporter le lecteur. Elle sait aussi mettre à profit une situation dramatique dans laquelle le chacun, un jour ou l'autre, s'est projeté: seul au monde sur une île déserte.

Des questions intéressantes sont posées: la vie, la mort, l'amour... qu'est-ce qui compte, finalement? Ce sont là des questions qui passionnent, et pas seulement à l'adolescence. Ces réflexions suscitées par personnages interposés dans un cadre ébloui de soleil et de sable rejoignent en chacun le petit noyau balbutiant qui cherche un sens à la vie. Ce n'est pas un corrigé didactique: il n'y a pas les réponses. Il n'y a qu'une tranche de vie possible, virtuelle, qui, au beau milieu d'une lecture divertissante, place le lecteur face à elles.

Avec *La Mer en devinettes*, le lecteur passe du drame au jeu. Ici, quelques poèmes (en rimes et d'une vingtaine de lignes chacun) apparées à des illustrations fantaisistes et humoristiques, ont pris pour thème un élément associé à la mer: étoile de mer, vague, requin, plage, etc. Mille détails coquins et expressifs met-



tront le lecteur sur la piste des sept ou huit ans, mais si, par malheur, il ne découvrirait pas de quoi il s'agit, les réponses sont inscrites sur le rabat. Le texte seul est accessible à des lecteurs un peu plus âgés.

Le premier roman jeunesse de Tania Boulet, *Chanson pour Frédéric*, a obtenu la faveur des lecteurs qui l'ont hissé en première position du palmarès Communication-Jeunesse 1997-98. Avec *Les Naufrages d'Isabelle*, l'auteure se concentre sur le thème de la communication et des relations humaines difficiles. L'héroïne et narratrice se présente comme la sage, la mesurée, la discrète; elle épilogue sur l'amour, se plaint des comportements inappropriés de sa sœur, la rebelle, en matière de garçons, reçoit des lettres anonymes d'un admirateur secret qu'elle finit par identifier après bien des tourments. Adolescents et adolescentes y reconnaîtront leurs soucis et préoccupations, il n'y a pas de doute. La mer? Elle ne sert que de décor; on habite tout près d'elle; les parents ont des bateaux qu'ils mettront à l'eau le printemps venu et qui participeront au drame. On peut cependant déplorer que rien dans cette trame n'attire le regard sur un autre point de l'horizon que les réflexions larvantes de l'héroïne, parfaitement introvertie et plutôt tournée vers elle-même. Certains manqueront d'air frais en traversant la lecture, d'autres s'y reconnaîtront tellement qu'ils retiendront leur souffle en apnée jusqu'à la fin.

Le quatrième titre enfin est une belle aventure de réédition: *Émilie la baignoire à pattes* avait valu à Bernadette Renaud (auteure du livre et du scénario de *Bach et Botine*) le prix du Conseil des arts du Canada en 1976 et rapidement constitué un des plus grands succès de la littérature québécoise pour la jeunesse. Premier titre de la collection «Pour lire avec toi» aux éditions Héritage, il fut également publié deux ans plus tard en album. Une vieille baignoire, reliée dans un hangar, reçoit de la Fée Porcelaine le don de bouger ses pattes et de marcher. Avec l'aide de quelques alliés (souris, chien, enfants...), elle cherchera d'abord à revenir dans la maison où elle était pour constater, après bien des efforts, qu'une baignoire plus jeune a pris sa place. Commencera alors pour elle une errance en définitive plus passionnante que sa vie d'auparavant. On trouve la présente version remaniée dans la collection «Bilbo».

ET SI QUELQU'UN VENAIT UN JOUR

Marie-Danielle Croteau
La Courte Échelle,
collection «Roman +»
Montréal, 2002, 156 pages

LA MER EN DEVINETTES

Texte de Johanne Gagné,
illustrations d'Hélène Bouliane
Les 400 Coups,
collection «Ma langue au chat»
Montréal, 2001, 32 pages

LES NAUFRAGES D'ISABELLE

Tania Boulet
Québec Amérique,
collection «Titan»
Montréal, 2002, 208 pages

ÉMILIE LA BAIGNOIRE À PATTES

Bernadette Renaud,
Québec Amérique jeunesse,
«Bilbo»
Montréal, 2002, 96 pages

BANDES DESSINÉES

La chute ou l'abîme

Deux Québécois en quête de public anglophone

DENIS LORD

Il n'est pas nécessaire d'être rompu aux subtilités de l'anglais pour comprendre les courts récits proposés dans *The Overlords of Glee* (quelque chose comme «les souverains de l'allégresse») et précédemment publiés dans des fanzines tels *106U*, *Legal Action Comics* et *Ferraille*. Ce sont pour l'essentiel des bandes muettes, quelques rares mots ça et là, parfois en français, et surtout ces étranges hiéroglyphes inventés par l'auteur.

Des étrangetés, Mavreas, dont on a peut-être vu les affiches de concert, n'en est pas à une près. Quels que soient les styles que l'artiste utilise, du trait hyperfin à l'expressionnisme, en passant par l'esquisse, les cases épurées rappelant le dessin animé, son univers s'avère fort énigmatique, du t-bone de premier choix pour les sémiologues. La chute d'une histoire est souvent un élément primordial des récits de bande dessinée; si Mavreas semble s'amuser avec cette convention, c'est davantage pour plonger dans un abîme (de perplexité?) le lecteur.

Un héritier de l'ère psychédélique

L'histoire intitulée *Point intégral*, avec sa référence au cycle arthurien, représente bien l'univers de Mavreas. Un pèlerin vaguement inuit marchant dans le désert trouve sur son chemin un monolithe et ce que j'appellerais, faute de mieux, des haricots volants. Le monolithe semble susciter un certain questionnement chez le pèlerin, qui s'exerce devant lui à certains jeux de divination. Tout ici est en perpétuelle mutation, le récit est truffé de *zoom in* et de *zoom out*, de jeux sur les analogies géométriques. S'il s'agit d'une bande muette, chez Mavreas, néanmoins, toute matière et tout trait parlent et sont vivants. Dans un style différent mais avec la présence récurrente de personnages à longues oreilles, de fèves et d'un monolithe, *Enter the Vase* semble sorti du même moule, sorte de quête initiatrice dans un labyrinthe. Il y a un côté mystique chez l'auteur mais toujours assorti d'un humour qui, pour être relativement inexpliquable, n'en est pas moins tangible.

Pareil pour l'œuvre. Si son sens demeure obscur, sa poésie est très palpable. À ma connaissance, Mavreas est un des rares héritiers d'un certain psychédéisme de la bédé underground des années 60. Décrypter son œuvre participe tout autant du plaisir de la lire que de la beauté graphique, quel que soit le style employé. Le site afférent, yesway.com, n'est pas banal non plus.

L'obsession du temps

Présent dans l'édition de bande dessinée depuis 20 ans, Eric Thériault est un autre Québécois qui tente de gagner son pain en tablant sur le marché américain. Après avoir publié quelques courts récits chez Kitchen

Sink Press, Fantagraphics et Dark Horse, Thériault a lancé à compte d'auteur, en 1999, son propre «comic», d'abord distribué par Cold Cut puis par Diamond.

Complets ou à suivre, les différents récits présentés dans *Veena* possèdent en commun d'avoir le temps comme personnage, de l'hommage à Chaland et à *Capitaine America* jusqu'à la machine à voyager dans le temps, qui est d'ailleurs l'occasion pour Thériault d'opérer un mélange inusité entre autobiographie, existentialisme et science-fiction. En effet, dans *Veena*, la série-titre, deux voyageurs temporels se rencontrent, l'accorte héroïne asiatique éponyme et un alter ego de l'auteur. Ce dernier raconte à la jeune femme comment un génie sortant de sa bouteille lui permet de retourner dans le passé pour revivre avec plus de succès son adolescence malheureuse de marginal introverti. Malgré des problèmes incontrournables, cette magie lui permet de revivre avec plus de maturité et de liberté des étapes cruciales de son développement, notamment sur le plan de sa vie sociale et sexuelle.

Cold Fluid se veut un croisement transgénique entre des récits de Mary Shelley et de Jack Kirby et Joe Simon. Transformé en supersoldat par un sérum secret, le maigrichon Valor doit retrouver Frankenstein pour lui donner le secret de l'immortalité.

Thériault, qui travaille dans les domaines de l'illustration et de l'animation, s'avère un conteur respectable et dans *Veena* son portrait de la génération X ne manque pas de réalisme et de pertinence. Cependant, les autres récits manquent de substance, particulièrement les strips comme *John Star*, qui reprennent sans rien y ajouter de nouveau un concept déjà formulé avec plus de brio par Yves Chaland, celui de la bédé sur la bédé. Dans le genre, *The Day the Future Arrived* est déjà mieux, quoi que le dessin y est assez ordinaire.

Règle générale, Thériault fait montre de métier mais pour l'instant, dans une même vignette, professionnalisme et maladresse cohabitent trop souvent. L'artiste semble hésiter entre plusieurs styles et éprouver certains problèmes à représenter le corps humain, particulièrement dans les gros plans.

denislord@endirect.qc.ca

THE OVERLORDS OF GLEE

Billy Mavreas
Crunchy Comics
Montréal, 2001, non paginé

VEENA, VOLUME 2 NUMÉRO 4: THE EXPANDING SPIRAL

Eric Thériault
Eric Thériault Press
Montréal, 2001, 31 pages

l'Inconvénient

revue littéraire d'essai et de création

le 12 septembre 2001



«L'annonce qui m'avait fait choisir cet appartement clamaît: "Vue incroyable sur le World Trade Center!" Ce n'était pas de la frime.»

— Steve Featherstone

numéro 8

disponible en librairie



Regroupement des éditeurs
canadiens-français

I N V I T A T I O N

Soirée lecture en musique

Vendredi 22 mars, 19h30

À la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

L'écrivain manitobain, Roger Léveillé, Les Éditions du Blé

Livra des extraits de son dernier roman

*Le soleil du lac qui se couche*Il sera accompagné par Claude Maheu
au *Shakuhachi* (flûte japonaise millénaire)

Une dégustation des plus... japonaises suivra cette lecture.

Entrée libre

Réservation obligatoire : (514) 849-8540

Livres-disques : <http://livres-disques.franco.ca>

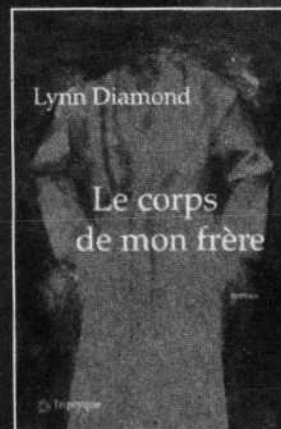
UNEQ
Union des écrivains
et auteurs québécois

Le Conseil des Arts
The Canada Council
for the Arts

Patrimoine canadien
Canadian Heritage

Triptyque
www.generation.net.com/tripty
Tél.: (514) 597-1666

Lynn Diamond

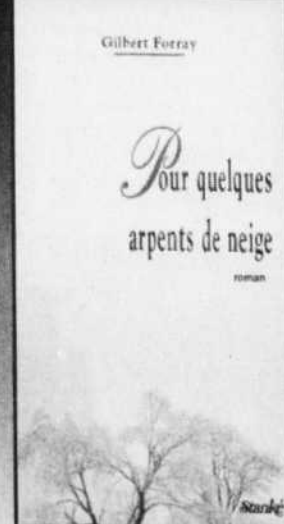
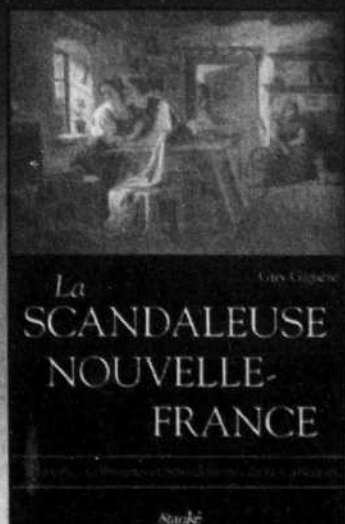


Le corps de mon frère

roman, 208 p., 18 \$

Par sa dimension et sa puissance, ce récit familial rejoint les plus grandes tragédies connues à ce jour. Un livre coup de poing.

Lisez ce qu'il y a de mieux.



Pas ce
soir, chérie?

Non! Je lis les
Mots de tête!

Venez rencontrer PIERRE L'ÉGARÉ
au Salon du livre de l'Outaouais

• Le samedi 23 mars
de 16 h à 18 h

• Le dimanche 24 mars
de 15 h à 17 h

Stanké

www.stanke.com